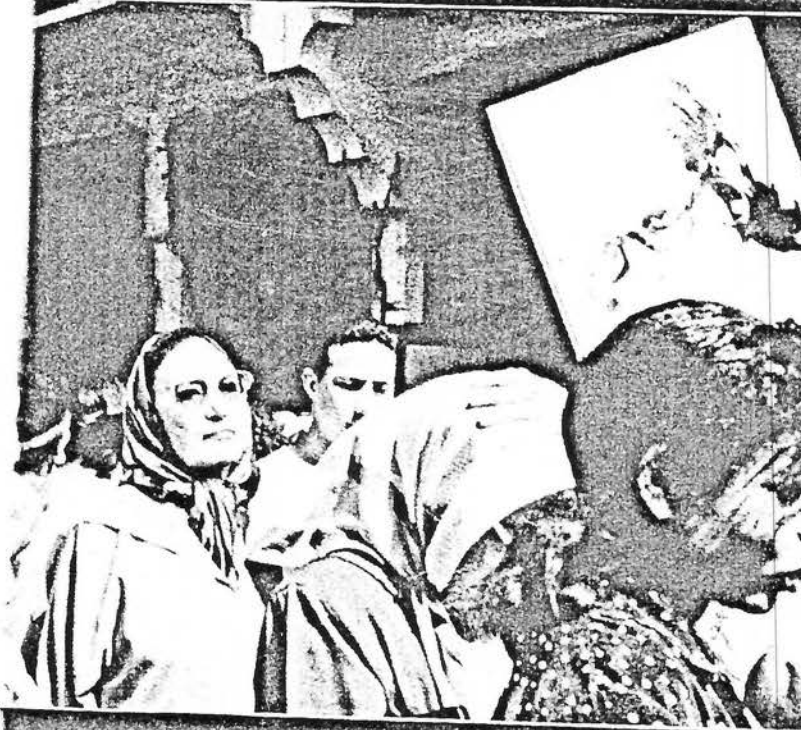


Saïda MENEHII



ues - Ecrits - Lettres de Prison

*Témoignage de Saïda MENEHII
morte à la suite d'une grève de
la faim dans les prisons du Maroc*

Editions Feed-Back

Saïda Menebhi

*"Poèmes - Lettres
Ecrits de prison"*

WID-LC

PQ

3989.2

.M46

A6

2000x

Editions Feed-back - Rabat -

2^e édition, Rabat 2000

© Famille MENEHBI

Dépot légal : 2000/1771

ISBN : 9981 - 48 - 001 - 0

Conception et réalisation : **Multicom**

Tél : 037 67 36 83 Fax : 037 67 11 94

Impression : Imprimerie Fedala

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
489706

SAIDA MENECHI

Poèmes,

Lettres,

Ecrits de prison.

INSTANT (petit poème)

Nous ne céderons pas

même sous la terre

nous

frayerons un chemin

vers la lumière

Nous avons Zeroual dans les coeurs

SOMMAIRE

Préface à l'édition de l'an 2000.....	
Introduction	
Poèmes (1976 - 1977).....	
Article (interrompu) sur les prostituées au Maroc (1977).....	
Lettres de Saïda à sa famille.....	

PRÉFACE
A L'ÉDITION DE L'AN 2000

«N'y voyons pas là des symboles, Saïda n'est pas un symbole. Ni son œuvre ! Le peuple marocain ne gagnera pas sa liberté avec des symboles.» (Présentation, p.9).

Mais, obéissons aux injonctions de la pensée bien pensante et "politiquement correcte" et renonçons à la "langue de bois" pour parler... Quelle est, en fait, cette langue où le "peuple" a cédé le pas à la "société"; où les "symboles" se sont éclipsés derrière les "signaux forts"; où les effets dûment intériorisés de l'oppression, la répression et la terreur sont rebaptisés "lignes rouges" et autres, occultés sous la notion d'"auto-censure" et sublimés en "traditions millénaires", "spécificités", "authenticité" et autres "valeurs sacrées" ? Si ce n'est pas une langue de plomb, revue et corrigée selon un certain "nouveau concept de l'autorité" (traduit en arabe par le fameux : "*nəjlī dār buk* !" ⁽¹⁾ ; si nous n'avons même pas la possibilité d'appeler tout ceci "nouveau concept de la langue de bois" ; c'est la langue de qui, alors ? Et c'est la langue de quoi ? Pas celle de Saïda Menebhi, il y a un quart de siècle, en tout cas ! Et puisse Dieu préserver un humble "*məgdūb*" et ancien compagnon de lutte et d'infortune ⁽²⁾ de Saïda, encore en vie, lui, d'en faire la sienne !

Trop peu "symbolique", Saïda ! Trop directe ! Elle appelle "fascistes" les maîtres de ses tortionnaires, et les chiens de garde de ceux-là : "chiens" ! Elle avait juré : «Je mourrai Marxiste - Léniniste», et elle tint sa promesse. "Mais, que diable viendrait faire la poésie et les poèmes dans tout cela ?", dirait une

1. T. comme dans "Jerez", en espagnol ; "g". comme dans "gymnastique" en français : "à". "i" et "ù" pour les voyelles longues ; et "ə" pour le "e" dit "muet"

2. - Je l'y avais précédée de quelques "petites" années... mais c'est une autre histoire.

conscience jaune encor de sommeil dans le coin de son œil " (3) : celle des bien pensants, politiquement et poétiquement corrects. Nous y voilà ! Pas de panique, mesdames et messieurs ! Le sort en a ainsi décidé : c'est un "mǝgdùb" qui, cette fois, doit préfacier l'édition 2000 des poèmes de Saïda, et son cœur lui dit qu'elle ne le désavouerait pas. Eh, bien ! si jamais il s'avère que le champ de la poésie est votre chasse bien gardée ; si la maison de la poésie n'est qu'un asile pour amnésiques anémiques et frileux ; si le versus de votre vers bien chatouilleux n'est autre qu'un cercle vicieux... et si la politique nous prouvait qu'elle n'est que l'art du compromis et de la compromission ; il vous abandonne volontiers, en son nom et en celui de Saïda, la poésie, la poétique, la politique, et tout le reste.

Marxiste-léniniste, pour Saïda, humble penseur-libre penseur pour le "mǝgdùb", ni l'un ni l'autre ne peuvent complaire à la pensée de l'arbitraire, des autocrates et des tyrans, ici ou là ; ni à celle des complaisants et bien-pensants. C'est ce que Saïda a exprimé en exprimant jusqu'à son dernier souffle. Au-delà du marxisme-léninisme, etc., le message de Saïda (la poésie "moderniste" abhorre tout message), c'était cela : face à l'oppression et à la tyrannie, quand le silence se fait loi et que la lâcheté devient vertu, on a toujours raison de se révolter, on a toujours raison de s'exprimer, on a toujours raison de dire : "Non !". Est-ce bien poétique ? Est-ce de bonne politique ? C'est aux poéticiens et aux politiciens de se poser la question... À chacun de porter sa croix.

Mais, pourrait-on nous interpellier, qui lit, lira ou lirait Saïda ? Existe-il, à part une poignée de "nostalgiques" (4), des destinataires réels et/ou potentiels du message de Saïda ? Pour ceux à qui l'on a appris que la lecture de la poésie consistait à se procurer un exemplaire d'un recueil, le parcourir et en penser, et puis en dire ce que les maîtres à penser de la modernité d'il y a

3. E. ROSTAND *Cyrano de Bergerac* !.

4. Entre guillemets parce qu'il s'agit parfois de nostalgiques du futur.

trente à soixante ans, ou plus, préconisent de penser et dire, la réponse est bien simple : Saïda n'a pas plus de lecteurs qu'un poète consacré. Ni moins ! Si l'on (se) pose la question en termes de "message", de "réception" et de lecture libre et "plurielle", c'est des milliers et des millions de lecteurs qui signifient quotidiennement qu'ils ont, à leur manière, reçu et interprété le message de Saïda. De toutes les Saïda.

Car, que dit, au fond, Saïda ?

Au-delà du marxisme, du léninisme, des luttes de classes, de la révolution nationale démocratique... du langage de son temps, en somme, le message de Saïda est que l'homme- l'être humain, homme ou femme- est, doit être, la référence première et ultime, la mesure de tout, la valeur suprême. Et tout le reste est littérature ! Là où l'intégrité physique et morale, le pain quotidien, la dignité, la liberté... et tout ce qui va avec, et tout ce qui en découle, et tout ce qui en est garant sont assurés et préservés pour tous et par tous, là est la patrie de l'homme. Celle où il doit vivre et celle pour laquelle il doit vivre. Et celle pour laquelle il doit être prêt à mourir. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, l'enfanter. Dans l'amour et le plaisir, comme dans le sang et la douleur, si nécessaire. Donc, cette patrie-là ne saurait aucunement être celle pour laquelle, au nom de laquelle ou dans laquelle on tue l'homme, on asservit l'homme, on avilit l'homme, on fait de bien des choses et des personnes, sauf l'homme en tant qu'être humain, des valeurs sacrées. Saïda le comprit. Saïda le dit. Saïda en mourut. *«Et puissent les yeux pusillanimes ne jamais goûter au sommeil ! »⁽⁵⁾*.

Elle n'était pas la première en cela, elle ne sera pas la dernière. Ils sont légions ces Saïda et ces Saïd qui, insensibles au matraquage -au propre comme au figuré - des hérauts de l'ordre établi et au chœur des bien-pensants, risquent la mort à la quête d'une patrie partout ailleurs où ils croient qu'elle puisse exister.

5 Sentence attribuée à Khalid Ibnu- Al Walid.

Pas de politique ! Pas de subversion ! Pas de marxisme, surtout : le mur de Berlin est tombé. Grand bien vous fasse, messieurs les garde-chiourme et leurs greffiers !. Notre jeunesse, pour vous fuir, s'expatrie, se jette dans la Mer des Ténèbres ou tente de franchir le Détroit de la Mort. La leçon, existentielle, est à méditer : l'existence de la patrie est antérieure à son essence. L'existence : humaine et humaniste, vécue, quotidienne, concrète, réelle. L'essence : abstraite, métaphysique, transcendante et arbitraire.

Comme pour l'autre mur, je ne parle que de ceux qui tentent de le franchir. Ils sont bien plus nombreux et divers, ceux qui demeurent derrière ce grand mur de la honte, aussi infranchissable que l'autre. Et dans des conditions encore plus dégradantes, que le monde dit "libre" trouve assez tolérables tant qu'elles assurent la (sa) "stabilité dans la région". Je ne parle pas, non plus, de ceux qui, derrière ce mur, opposent une résistance éloquentement silencieuse qui fait baver d'impuissance les faiseurs d'incantations magiques éculées pour encadrer les "forces vives de la Nation", qu'ils épuisent à force de bêtise désespérante. Si tout ce monde-là n'est pas lecteur potentiel des poésies de Saïda, des poésies à la manière de Saïda, que l'on ne se fasse pas d'illusions : ils ne sauraient être comptés, à titre forfaitaire, parmi les consommateurs des discours soporifiques des gouvernants, des complaisants et bien-pensants.

Saïda, comme ses compagnons de lutte et d'infortune, dans les années de plomb, dans les années d'opprobre, d'iniquité et d'oppression ; Saïda et compagnie n'étaient pas, ne voulaient pas, peut-être parce qu'ils ne pouvaient pas, faire partie des politiquement correctes et politiquement corrects, des bien pensantes et bien pensants. C'était, pourtant, facile : il suffisait de réciter la litanie de l'ordre établi, et puis de dire "Amen !". D'avoir omis d'agir ainsi et dire - que dis-je ?- d'avoir osé ne pas le faire, cela coûta la vie à Zeroual et à Saïda, et bien d'autres encore. Cela détruisit des pans entiers de bien de vies :

la fleur de la jeunesse, et toute la force, et la raison, et les espoirs, et les amours... de dizaines, de centaines et de milliers de Mohamed, et de Houcine, et de Lahcen, et Fatima, et Rabé`a, et... *ad libitum*.

Il paraît que les choses changent. On nous prie de croire à quelques "signaux forts" dénotant une volonté d'éviter que jamais cela se reproduise. C'est sûr ! La volonté existe : celle de toutes les femmes et tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté ; et de ceux qui demeurent fidèles à la mémoire de Saïda ; de toutes les victimes de l'oppression, de tous les martyrs de la liberté et la dignité humaines, de tous ceux qui ont perdu beaucoup, bien plus ou tout, à Dàr el Moqrì, à Derb Moulay el Cherif, à Tazmamart, Agdez, Qel`ât Meggouna et autres "jardins secrets"... partout, dans nos montagnes ou dans nos plaines, dans les villes et les campagnes. Si c'est bien de cela, et de ceux-là, que l'on parle, il n'y a pas grand chose à redire.

Mais, que dire des matraques qui voltigent encore au moindre murmure de mécontentement ? C'est bien cela les "signaux forts" ? Que dire des coups de filet pour "espionnage" et "intelligence avec l'ennemi", des "lignes rouges", des procès aussi bien réglés que celui qui finit par coûter la vie à Saïda , etc. , etc. ? Et que dire de cette "société civile" et "opinion publique" auxquelles il a fallu des signaux aussi forts que le fameux «*nəjlì dār bük !* » pour commencer à se douter un petit peu que le sens propre et la "structure profonde" du "nouveau concept de l'autorité" pourrait bien n'être que cela ? Et que dire de bien des choses qui, naguère, nous révoltaient et qu'aujourd'hui on a appris à ces mêmes "société..." et "opinion...", par un dosage et un dressage appropriés, d'un quart de siècle, à tenir pour insignifiantes ? Cela commença par le râtelier de la "culture du dialogue", faisant suite à une "unanimité nationale" par exclusion préalable de tous ceux qui pouvaient objecter, contester, contredire : contrarier «*Notre bon vouloir*». Cela ouvrit la voie à un "processus démocratique" où les scrutins les

plus effrontément pipés étaient la moins sinistre des plaisanteries. On se tut sur les disparus, les torturés, les exilés, les congédiés, persécutés, exécutés, et beaucoup d'autres ignominies. Dont la mort de Saïda.

Saïda est décédée suite à une grève de la faim menée avec ses camarades en prison.

«... Grève de la faim pour obtenir qu'un(e) détenu(e) pour ses idées fût reconnu détenu politique et traité comme tel, avec tous les égards que cela suppose ; sans préjudice du devoir de respecter toute personne humaine, en prison comme ailleurs. [...] Le Ministre de la Justice, à cette époque-là, nous avait répondu en ces termes: "Nous, ne sommes en rien responsables du sort de vos enfants ou frères ou maris. Ils veulent faire la grève de la faim? Eh, bien ! qu'ils la fassent." Dans ce sens, la grève de la faim est un "plaisir" ou un luxe qu'un détenu peut se payer quand il en a envie! [...]

Au bout d'un mois de grève de la faim, Saïda fut transférée à l'hôpital avec deux autres de ses camarades, qui étaient dans la même situation : inquiétante. Malheureusement, il s'agissait là d'une formalité plus que d'autre chose. Pas de soins d'urgence, pas d'intervention médicale immédiate. Au début, on les installa dans une petite chambre avec une petite fenêtre, d'où l'on put lui parler une ou deux fois. En guise de "mesures d'urgence", beaucoup d'éléments des Compagnies Mobiles d'Intervention (C.M.I.) étaient mis en état d'alerte pour les surveiller. Les autorités "intérieures" extra-médicales avaient sûrement établi un "diagnostic formel" : l'état de santé de Saïda nécessitait ce genre de traitement. Efficace ! Elle tomba dans le coma. Transfert, à nouveau, dans une autre salle isolée, où l'on installa un E.C.G. (électrocardiogramme) pour surveiller son cœur, et un seul médecin (un étranger, d'ailleurs) pour la soigner. Nous allions régulièrement la voir, même de loin. Nous avions tellement peur pour elle ! Mais ce jour là, le 10 décembre 1977, notre cœur fut horriblement meurtri. Nous

avons supplié les C.M.I. armés de mitraillettes de nous laisser entrer. Une salle immense, avec une seule personne, à même le sol, inconsciente : on entendait à peine sa respiration et son pouls à travers l'appareil. Nous nous sommes baissées, Bahia, ma sœur, et moi, pour l'embrasser. Tu étais seule dans cette salle de l'hôpital aménagée en salle de réanimation, avec une fenêtre donnant sur la cour. Cour semée de C.M.I., pour surveiller chaque instant de ta vie (de ce qu'il en restait), chaque souffle et chaque battement de cœur. Qui avait peur de Saïda, celle pour qui l'on avait toutes les raisons d'avoir peur ? Un électrocardiogramme à côté d'elle. Un tuyau sortait de son nez, peut-être pour l'aider à respirer. Un flacon de sérum. C'était de la réanimation ! D'habitude, dans pareille situation, les médecins sont, eux aussi, en état d'alerte. Nous avions tellement peur pour sa vie.

- Saïda! tiens le coup! Vis, ma chérie! Lutte! Résiste! Saïda, nous t'aimons tant !

Est-ce qu'elle nous avait entendus? Nous ne le saurons jamais. On nous fit sortir de force. Nous étions restées toute la journée dans ce grand hall de l'hôpital Averroès de Casablanca, à attendre, à espérer... Une journée inhumaine dans un hôpital où un être humain, une femme, privée de liberté, du droit à la vie, à sa vie, ayant lutté pour le droit à une vie digne d'être vécue, était le lieu d'une lutte entre la mort et la vie. Où était le "corps médical" de l'hôpital Averroès ? Il ne donnait pas signe de vie ! La peur ? De la politique, de la différence ? Peut-elle à un tel point inhiber tout réflexe vital dans un "corps", apparemment, si imposant et bien portant ? Elle était "gauchiste", "marxiste"... et après ? Les points de vue personnels, l'appartenance à quoi que ce soit, dont on ne doit pas tenir compte quand on a affaire à un homme souffrant de maladie, blessure, etc., ça ne vous rappelle rien ? Tu es morte, seule, Saïda. Entourée de C.M.I. en lieu et place de médecins. Ceux qui devaient t'empêcher de te sauver, et non ceux qui devaient lutter pour te sauver ! Cette nuit là, du 10 décembre, à 5 heures du matin, nous étions là, si

près de toi, et pourtant, on ne pouvait ni t'assister, ni t'embrasser ni te faire sentir la chaleur de notre présence. Nous avons cessé d'entendre le bruit de l'appareil placé à côté de toi» ⁽⁶⁾.

Donc, pour le ministre de la justice de l'époque, Saïda se serait donné volontairement la mort, en quelque sorte. Aujourd'hui, à propos de ceux qui avaient subi le même sort que celui qui fut fatal à Saïda, on argue qu'il s'agissait là d'un "regrettable accident", mais que pour le reste, il y eut délit, procès en règle et arrêt de justice ayant acquis "la force de la chose jugée". Nos procès ont, donc, été des modèles d'équité, nos juges aussi sereins que des saints, notre justice aurait été de tout temps jalouse de son indépendance et son intégrité morale, et nos lois et sources de législation feraient pâlir d'envie les chartes et autres conventions internationales en matière des droits humains et citoyens. Mais, alors, qu'y aurait-il à redire et que faudrait-il de plus ?

Oublier... Pardonner...

Tourner la page...

Facile à dire !

*Le jour où il sera donné à tous et à chacun
d'accorder ou de refuser
de bénir comme de maudire
de s'opposer ou soutenir
de dire "oui !" autant que "non !"
à qui que ce soit
sur tout et tous
à propos de tout et de tous
de leur plein gré*

6. Khadija MENEHBI, *Morceaux choisis du Livre de l'Oppression*, à paraître.

*- J'espère toujours que ce jour-là arrivera
pour nos enfants -
Ils auront le droit
d'accorder ou de refuser
en notre nom
notre pardon.*

Ainsi qu'au nom de Saïda et tous ceux qui n'ont pu voir naître
ou grandir leurs enfants. Mais, nous n'en sommes pas encore là.

Mohammed BELMEJDOUB
Meknès Octobre 2000

INTRODUCTION

Il rassemble différents écrits :

- Des poèmes que Saïda a commencé d'écrire en prison ; sa parole y est relativement libre puisqu'ils empruntaient pour sortir des murs, avec la patience, la persévérance qu'on devine, des voies pas du tout officielles.

- Un article sur les prostituées, que Saïda a rédigé à partir des contacts avec les prisonnières. Elle n'a eu le temps ni de le terminer, ni de parler comme elle l'envisageait, de leurs conditions de détention.

- Quelques lettres de prison, aux membres de sa famille, publiées avec leur accord. Elles restent très marquées par la censure, mais prouvent l'importance des relations maintenues avec l'extérieur. Elles soulignent l'importance des visites hebdomadaires, fraction de liberté dans la banalité répressive de chaque jour.

Vie de femme, vie de prisonnière, vie de militante... Ces écrits sont la mémoire d'une réalité violente que la vie quotidienne risquerait de faire oublier ; la réalité de la répression politique sur les militants détenus à Kénitra, à Meknès, à Settat, à Chaouen, à Casablanca ou restent enfermées les deux compagnes de Saïda, Fatima et Rabea ; la réalité de répression sur le peuple, sur les femmes du peuple, sur les prostituées dont la banalité de la présence, dont l'évidence même de l'existence, rend tolérable la condition intolérable de leur vie.

Ces écrits avivent la volonté de résistance et de lutte des militants marocains progressistes, des militantes progressistes marocaines et la patience solidaire, l'obstination aimante des familles, des amis, des mères, des épouses, des soeurs, bousculant la peur et la terreur pour apporter leur soutien.

Les Comités de Lutte Contre la Répression au Maroc devaient publier ce témoignage.

Décembre 1978

Porté par sa publication en France, le témoignage de Saïda Menebhi a retrouvé sa terre, a franchi les frontières, devient un classique qu'on étudie en classe et impose une seconde édition.

N'y voyons pas là des symboles, Saïda n'est pas un symbole. Ni son oeuvre ! Le peuple marocain ne gagnera pas sa liberté avec des symboles.

Saïda parle avec et pour ceux et celles qui luttent contre la tyrannie et la répression. Exemplaires, ses poèmes, ses lettres, sont promesse de victoire.

Non parce que la grève de la faim, meurtrière, a permis aux prisonniers politiques d'obtenir des conditions meilleures de détention et à Abraham Serfaty, isolé, de rejoindre, en janvier 1979, ses compagnons.

Mais parce que, comme Saïda, comme Rabea Ftouh et Fatima Oukacha, libérées en 1981, d'autres femmes se dressent contre toutes les formes de répression sociale et politique, pour que les droits des femmes et des hommes soient respectés au Maroc.

Elles s'engagent dans leurs organisations, sur leurs lieux de travail, dans leur quartier, chez elles.

Elles font face aux mêmes répressions que leurs pères, leurs frères, leurs maris, leurs fils. Il y a des années que 68 d'entre elles sont portées «disparues», cette année, pour ne citer qu'elles, Hakima Naji étudiante, a été enlevée en pleine rue ; Habiba Ezzahi, étudiante, arrêtée le 1er Mai, torturée, demeure entre les mains de la police sans que quiconque sache où elle se trouve.

L'incarcération ne les fait pas taire : Fatima Bouih, Bouda Nguia, qui dans son procès a revendiqué la nationalité sahraouie, viennent de s'adresser, depuis la prison civile de Kénitra, à l'opinion publique, à l'occasion de la journée de la femme, dénonçant la double exploitation de la femme dans son foyer et dans son travail, saluant la lutte des femmes au côté des hommes.

[...] Ainsi se confirment, se prolongent, s'amplifient les paroles et les actes qui témoignent du combat pour la liberté, combat solidaire

« Cette femme n'est pas seule
Elle est comme tant d'autres ...
car elle est du peuple
Qui demain prendra l'arme
Pour la libérer »
Combat universel « Ta résistance
Est celle
d'une Palestinienne
Qui lutte pour Jérusalem »

*Les comités de Lutte Contre la Répression au Maroc
Juin 1982*

Saïda Menebhi

Née à Marrakech en septembre 1952. Après le baccalauréat, elle étudie l'Anglais à l'Université de Rabat, où elle milite à la corporation des étudiants en Lettres en 1972 et en 1973. Quand la répression s'abat sur le mouvement étudiantin : dissolution de l'Union Nationale des Etudiants du Maroc (UNEM), arrestation des membres de son comité exécutif et de nombreux autres étudiants.

Pendant deux ans, elle suit une formation de premier cycle, au Centre Pédagogique Régional de Lettres, puis enseigne dans un collège de Rabat. Elle milite à l'Union Marocaine du Travail (UMT) et adhère à l'organisation marxiste-léniniste Ilal Amam (« En avant »).

Le 16 Janvier 1976, alors que les arrestations se multiplient, avec trois femmes : Rabea Ftouh, Pierra di Maggio, Fatima Oukacha, elle « disparaît » à Derb Moulay Cherif, le centre de torture de Casablanca, tristement célèbre. Le statut de femme n'y est pas spécialement reconnu et elles subsistent des tortures physiques autant que psychologiques. Fin mars, elle est présentée au juge d'instruction et incarcérée à la prison civile de Casablanca.

Avec 138 autres camarades marxistes-léninistes inculpés d'atteinte à la sûreté de l'Etat, elle est jugée au procès de Casablanca - janvier - février 1977. Elle affirme son soutien au droit à l'autodétermination du peuple sahraoui.

Sous les applaudissements, elle dénonce particulièrement la situation d'oppression que vivent les femmes au Maroc. Elle est

condamnée à cinq ans de détention, plus deux ans pour outrage à magistrat.

Après ce verdict, Saïda est isolée avec ses deux compagnes, Rabea et Fatima, à la prison civile de Casablanca, tandis que tous les autres condamnés sont transférés à la prison centrale de Kénitra.

Avec tous ses camarades, elle avait observé une première grève de la faim en 1976 pour exiger que le procès ait lieu ; puis une autre durant le procès même pour protester contre les violations des droits élémentaires de la défense et des inculpés. Le 10 novembre 1977, dans les prisons de Casablanca et de Kénitra, tous les condamnés du procès de Casablanca entament une grève de la faim qui durera 40 jours. Ils réclament le statut de prisonnier politique, des conditions humaines de détention et la fin de l'isolement pour Abraham Serfaty, Rabea Ftouh , Saïda Menebhi, Fatima Oukacha.

Le 11 décembre, elle meurt à l'Hôpital Averroès de Casablanca, faute de soins appropriés.

POEMES
(1976 - 1977)

janvier 1976

*Il était exactement six heures du soir
lorsque deux dragons noirs
deux flics de la police politique
ont brouillé les eaux de mon pacifique
dans ma maison et la tienne ⁽¹⁾
les murs ont blémi de haine
la haine pour les fascistes
elles ont en coeur les choses
les dragons noirs
ont tant fait souffrir notre chaise
sur laquelle toi et moi
nous nous sommes si souvent assis
tu te rappelles ?
tu m'appelais ma belle
et nous commençons notre travail
la lecture de notre journal*

(1) Un grand nombre de poèmes s'adressent à Aziz Laarich, ami de Saïda, chez qui il vivait clandestinement. Arrêté en même temps qu'elle, il a été condamné au procès de Casablanca à 30 ans de détention.

Le soir

*les dragons noirs
viennent ombrager nos souvenirs
avec leurs ailes
ils viennent déchiqueter notre avenir
avec leurs serres
mais leurs yeux morts
tisons calcinés
par la force de notre amour
par l'étoile rouge
sont aveuglés.*

*Ils bousculent nos papiers
éparpillent nos livres
qui gémissent sous leurs pieds
les livres que toi et moi
nous avons si souvent feuilleté*

*Dans ma maison et la tienne
les dragons noirs
avalent notre sang
leurs gueules en sont pleines
ils mordent notre chair
et cherchent les noms des révolutionnaires*

Poèmes (1976-1977)

*Quant ils ont fini le carnage
la décision du maître
est de me conduire
dans leurs lieux de torture
et moi avant de sortir
j'ai regardé les murs
nos tableaux de peinture
qui gisaient sur le sol
qui souffraient le martyr
de nous voir partir
pour peut-être
ne plus revenir
et moi-même j'ai fait serment
que je poursuivrai le combat*

20 octobre 1976

*Le vent de mon pays
souffre, hurle, gronde
sur la terre humide qu' il balaie
il trace des figures
il grave un passé
le mien, le tien, celui de chacun
son bruit me rappelle une symphonie
celle que tu sussurais à mon oreille chaque nuit
Avant , il y a longtemps déjà
aujourd' hui, ce soir, cette nuit
seules les empreintes de la vie
me reviennent à l' esprit et
la pluie tenace, le vent têtu
reviennent comme chaque année
et me ramènent à toi
aussi loin que tu sois
me rappellent encore
que j' ai un corps que j' ai une voix
que j' élève en offrande à toi.*

12 novembre 1976

*Je veux rompre ce silence
humaniser ma solitude
ils m'ont désoeuvrée
pour que rouille ma pensée
et que gèle mon esprit
mais tu sais toi que je chéris
que tel un volcan qui est en vie
tout en moi est feu
pour brûler les lourdes portes
tout en moi est force
pour casser les ignobles serrures
et courir près de toi
me jeter dans tes bras.*

13 novembre 1976

*Nues ou habillées de haillons
l'ouvrière, la prostituée, la voleuse
sont là.
Le ciel est gris et les murs noirs
leurs pieds baignent dans la boue
leurs corps grelottent
leurs yeux cherchent
certainement qu'elles se demandent
pourquoi, toi et moi mon amour
nous sommes loin l'un de l'autre
elles ont froid
pourquoi cette nature si dure
ne peut-elle avoir pitié et s'en aller
ne plus revenir car elles n'ont rien à porter
O hiver insouciant
vent sourd
tu gerces leurs mains et leurs lèvres
va t'en, ne reviens plus
laisse - nous le temps d'arracher
à ceux qui nous exploitent
le droit à la vie*

*Marché aux puces
Marché aux esclaves où se trouvait Spartacus
Vésuve se préparant à cracher ses laves
sur les terres arides*

*La lune était aux anges car elle te voyait
son sourire large est une pente
sur son visage rond
La voûte céleste bleutée clignait de l'oeil
et plombait un éclair
Nous marchions
la tête haute, le regard perdu
Tu parlais d'un monde merveilleux
qui viendrait car nous le voulons
Dans ce monde disais-tu
les enfants ne connaîtront plus la misère
les mamans n'abandonneront plus leurs bébés
les femmes ne seront plus battues
méprisées, avilies
Nous marchions encore et toujours
comme des fous ou des damnés
lorsque nous sommes arrivés
déjà je rêvais.*

16 novembre 1976

Ceux qui boivent notre sang
ceux qui fêtent notre mort
ceux qui sont torturés parce qu'ils torturent
ceux qui allument le feu dans nos maisons
ceux qui nous expatrient
ceux qui nous harcèlent et nous filent
à tous ces agoniants
je dis :
faites la foire aujourd'hui
demain il serait tard
car là autour de moi
dans cette prison dans cette enceinte
dans les yeux de chacune
je vois la haine
la haine pour vous tortionnaires
de mon peuple
et l'amour pour la vie
pour le pain , pour la paix
cette vie que vous vous réservez
à lui à elle à tous

le prison

Poèmes (1976-1977)

vous échappe et vous le savez !

vous hommes d'acier

hommes inhumains

vous que nos regards déchirent

percent

cette vie que vous arrachez

17 novembre 1976

*Il était six heures
Je revenais comme chaque soir
vers toi mon amour
pour rêver sur ton corps
pour tarir ma soif de ta source
mais à ta place, deux dragons noirs
étaient là
furieux, les yeux en flammes
ils m'ont enlevé mon amour
pour m'arracher à mes souvenirs
pour me lyncher
comme fait l'oiseau lugubre à sa proie
Et pourquoi donc mon amour
parce que toi, moi et les autres
nous luttons
pour que vive l'homme
et que meure le dragon*

17 novembre 1976

*Le soleil pâle carressait les crêtes de quelques
maisons blanches
d'autres, recroquevillées, gémissaient
car il les a quittées
pierres jalouses
rues muettes que me trace la nuit
moi aussi les dragons ont voilé mon soleil
Ils ont pris mon amour
fouillé mes espoirs
Gens haletants à la recherche du bonheur
regardez-moi donc
mes sourires de douleur
vous sont-ils étrangers ?*

21 Novembre 1976

*Vous êtes méprisables et inflâmes
vous nous avez enfermées
isolées
car notre lutte est acharnée
contre votre justice
justice de votre classe
mais qu' a fait le napalm
devant le peuple du Vietnam
que feront les phantoms
d' Israël
au peuple palestinien
Ils tueront quelques résistants
mais rayonnera la joie
et vaincra la révolution
Tirez donc les leçons Messieurs
nous irons jusqu' au bout
comme au Cambodge et au Dhofar
au Yémen et ce sera ainsi
dans le monde entier.*

Poèmes (1976-1977)

26 novembre 1976

*L'enterrement des vivants
ni droit au ciel ni droit au soleil
à qui donc sont-ils ?
Qui les a faits siens ?
Le ciel est pour ceux qui n'ont pas de toit
pour les couvrir du froid
et leur servir d'écran
pour voir se dérouler leurs rêves
et le soleil chaud et brillant
nous n'en voyons que ce minuscule rayon
qui vient nous donner de l'espoir et s'en va
Terres incultes, chiens, baleines
vous ne pouvez nous dévorer
tirer plus de nous déjà
et aujourd'hui renait le refus
de vous chiens léchants
nous sommes en ébullition
les murs si hauts ne suffisent pas
à arrêter notre marche vers l'horizon.*

26 novembre 1976

*La prison, c'est laid
tu la dessines mon enfant
avec des traits noirs
des barreaux et des grilles
Tu imagines que c'est un lieu sans lumière
qui fait peur aux petits
aussi, pour l'indiquer
tu dis que c'est là-bas
et tu montres avec ton petit doigt
un point, un coin perdu
que tu ne vois pas.
Peut-être la maîtresse t'a parlé
de prison hideuse
de maison de correction
où l'on met les méchants
qui volent les enfants
Dans ta petite tête s'est alors posée une question
comment et pourquoi
moi qui suis pleine d'amour pour toi
et tous les autres enfants
suis-je là-bas
Parce que je veux que demain
la prison ne soit plus là*

prison

Poèmes (1976-1977)

janvier 1977

*Je t'avais déjà expliqué
mon enfant
non comme la maîtresse l'a fait
qu'en prison
il n'y a pas que les «truands»
ils y mettent ceux qui refusent
la corruption
le vol et la prostitution
ceux qui hurlent
pour que la terre appartienne
à ceux qui la travaillent
ceux qui font fondre l'acier
pour créer le soc et la charrue
qui creusera la terre
où l'on sèmera l'amour
pour nourrir tous les enfants
j'ai rencontré aussi
une créature
vieille, abîmée par la misère
cette analphabète
aux mains pâles tatouées
filait la laine*

*en crachant sa haine latente
envers ceux qui l'ont obligée
à abandonner sa cabane
par son sang achetée
aux bidonvilles de Mabrouka
les traits creusés par la colère
à cause de cette année
à laquelle ils l'ont condamnée
et qu'elle aura à passer
sans trop savoir pourquoi*

*Nous osons
soutenir les peuples
de Palestine et du Chili
du Sahara et de Bolivie*

*Nous accusons
les tortionnaires et les fonctionnaires
jusqu'aux os corrompus
et par les masses haïs*

*Nous poursuivons
la marche et la lutte
pour la liberté
la paix et le pain pour la majorité*

*Notre voix est unie
nous défions la mort
et dénonçons la justice
préfabriquée.*

janvier 1977

Cette femme n'est pas seule
Elle est comme tant d'autres
victime de l'exploitation
du pouvoir des laquais
de New York et de Paris
quand je l'ai vue
son visage était calme
un masque livide
qui couvre la terreur
qui cache la douleur
car l'homme qu'elle a aimé
aujourd'hui l'a trahie
Il a prétexté l'adultère
pour la jeter en prison
et l'arracher à ses enfants
le fer creuse son coeur
si fort
qu'elle a vomi du sang
et elle est là
gisante et souffrante
réclamant justice à mille dieux
mais les assassins veulent l'achever
car elle est du peuple
qui demain prendra l'arme
pour la libérer

9 janvier 1977

Arrête, cesse
 cette voix qui me poursuit
 me hante et me saisit
 n'est pas la mienne
 pourquoi persiste-t-elle
 comme le sifflement d'un train
 Je ne veux plus entendre
 Je bouche mes oreilles
 je les écrase
 pour échapper à ce supplice
 Cercle d'acier
 acier inhumain
 froid et glacial
 qui m'empêche d'être moi
 Ce moi que je veux détruire
 Ce moi à bannir
 et à reconstruire
 Que ceux qui croient
 que je n'ai plus le choix
 sachent
 que cette voix

qui n'a pas eu de foi
je la renie je la refuse
je l'arrache, je la jette
sur la berge qui s'étend
le long du fleuve de sang
Non au souvenir
qui veut me ternir
jusqu'à l'éternité
Je saurai me secouer
me renforcer et affronter
chaque nuit, je répéterai
que demain
se lèvera le soleil
sur chaque montagne
l'Atlas, le Rif et le Toubkal
et que cette voix hier sourde
sonore sera et crierà
jusqu'à l'épuisement
que le cauchemar est fini
que la prison m'a appris
à ne plus verser de larmes.

Poèmes (1976-1977)

janvier 1977

Description d'une grève de la faim

*Au début, quelques douleurs
et puis l'estomac apprend
à ne rien broyer
on ne pense plus à la faim
d'ailleurs elle se garde bien
de nous lacerer
elle sait qu'elle sera réprimée
et voilà que les jours passent
les nuits se poursuivent
et c'est l'inertie
qui s'annonce
voulant triompher sans merci
Bien sûr comme sa jumelle
elle échoue
mais il est vrai
qu'il devient difficile de bouger
d'être aussi léger
qu'une plume de perdrix
c'est la réserve de l'énergie
pour rester longtemps*

tenir, quoi, ne pas revenir
Mais ne voilà-t-il pas que la reine
en se dandinant s'amène
pensant balayer les autres
et nous faire changer d'avis
cette dernière
nous salue la nuit
vous la devinez
c'est l'insomnie
D'abord, elle nous fatigue
mais vite devient une amie
qui nous tient compagnie
pendant des heures de réflexion
de rêve les yeux ouverts
de recherche des souvenirs de passions
là, son plan tombe à l'eau
car le défi
n'est pas seulement lancé
à la fatigue et à l'inertie
mais aussi à l'insomnie
et à l'ennemi.

4 mars 1977

Aujourd'hui maman chérie
j'ai reçu ta photo
que j'ai tant désirée
je l'ai longtemps regardée
et puis je l'ai montrée
à toutes les prisonnières
qui sont avec moi
j'étais comme un enfant
qui a reçu son premier cadeau
et qui croit avoir le monde entier
entre ses bras
Il était environ midi
Je ne peux pas exactement savoir
puisque je n'ai pas de montre
ils me l'ont enlevée
avant de monter
dans le quartier des femmes
où se trouve la cellule
Qui m'était destinée

*Ils m'ont d'ailleurs tout enlevé
même la petite bague que tu m'as achetée
ils n'ont laissé que mon sourire
car ils ne pouvaient me l'arracher
il était donc environ midi
puisque le soleil a pénétré
comme d'habitude à cette heure-ci
j'ai alors mis ta photo
là-haut
près des livres que je lis
mes compagnons de nuit
là-haut
en face de moi
pour qu'à chaque minute
je lève la tête et je te vois
mais cette photo
met mes nerfs en boule
car je te connais si vivante
et une photographie, tu sais
reste malheureusement figée
Et moi, ma bien-aimée
je n'ai pas oublié*

Poèmes (1976-1977)

*quand grande tu prenais ma tête
entre tes mains un peu abîmées
pour me regarder dans les yeux
et m'assurer de ton soutien
ta confiance au lendemain
O mère,
tes yeux noisettes me sont chers
ton sourire ne me quitte jamais
le sourire victorieux que j'ai hérité
O mère
que ton regard demeure
un vaste ciel d'été
sans nuages et bleuté
mère, tu m'as enfantée
mais ma patrie aussi
Et c'est pour la sauver
que je suis loin de toi
que je suis en prison.*

11 mars 1977

*Fascistes, fascistes
Mille fois fascistes
Un million de fois
Je voudrais le répéter
que je ne serais rassasiée
Je suis un volcan en activité
et mes laves
sur tous les fascistes et Pinochet
Je veux les cracher
fascistes et peureux
si vous croyez nous avoir
c'est plus de force que nous avons
quand vous nous réprimez
La porte en bois est insuffisante
Mettez donc un mur
c'est tout à fait admissible
étant donné votre nature
mais la honte sera sur vos fronts
demain lorsque nous vaincrons*

les mots m'échappent
comme un feu
et me brûlent les lèvres
criez, n'acceptez plus
vous qui êtes là
derrière la porte en bois
Nous, nous continuerons
à combattre, à refuser
Jusqu'à l'abattoir et nos têtes
sous la lame
Et jamais, jamais
dans nos yeux ils ne verront la crainte
jamais la maladie du silence
ne nous atteindra
vous mes soeurs
troupeaux de bêtes
c'est cela que vous leur semblez
c'est ainsi qu'ils vous considèrent
et moi, les mains liées
la gorge nouée, la nausée me prend
de tous les fascistes et leurs pions

*oh vous qui ne me comprenez pas
je me sens fatiguée
les épaules courbées
par trop de souffrance
de privations et de répression
mais nos pensées et l'envie de lutter
ni les années de prison
ni leurs portes en bois
et leurs grilles
ne me les enlèveront
Je mourrai Marxiste-Léniniste.*

6 avril 1977

Ne pleure pas camarade,
ne verse pas de larmes
sur ton visage blême
linceul de douleur
demain camarade
nous aurons à regarder loin
vers l'horizon, vers le soleil naissant
ta souffrance
dans mes entrailles je la sens
et mon coeur se fend
résiste, camarade
compagne de combat
la montagne nous attend
et avec tous « les insurgés »
tous les innocents
et tous ceux qui veulent
relever l'affront..

*Ne pleure pas camarade
Femme
toi qui de ta voix si frêle
a fait battre le coeur
de tous les combattants
tes larmes transparentes
perles de verre rondes
réserve- les pour le jour nouveau
car nous pleurerons de joie
lorsque notre terre (patrie) si chère
nous reviendra*

*Ne pleure pas camarade
oublie ta douleur
ta résistance
est celle
d'une palestinienne
qui lutte pour Jérusalem.*

6 avril 1977

*Dans la dernière lettre
tu me disais :
je sens notre amour fort
plus fort que la répression
que l'épaisse obscurité
de la prison
ces mots font jaillir mon sang
arrosent mon corps
assoiffé
et me remplissent d'une force
invincible
Ces mots, je voudrais les graver
sur le mur gris
de la cellule où je vis
Mais comment ?
Je ne possède ni clou ni couteau
car il est interdit
d'avoir ces choses
considérées dangereuses.*

*Comment donc mon bien - aimé
au visage brillant
comme le soleil d'été
toi dont les yeux
sont une immense prairie
où poussent des coquelicots
des marguerites et du muguet
comment donc procéder ?
Me couper les veines
pour les écrire avec mon sang
ou m'aiguiser les ongles
pour les graver profonds ?
ne crains rien mon bien-aimé
Je suis communiste
ma présévérançe, la tienne
celle de tous
dans le sang nous l'avons
du peuple nous la tenons
d'Abdelkrim ⁽¹⁾ « héros » des montagnes*

(1) Abdelkrim Khattabi : leader rifain, qui a dirigé la lutte armée au Rif, contre le colonialisme espagnol et français de 1921 à 1925.

*de Zeroual ⁽²⁾ martyr inoubliable
cet homme qu'ils ont tué
mais qui ne mourra jamais
cet homme dont le coeur
n'a pas connu la peur.*

(2) Abdellatif Zeroual , responsable de l'organisation marxiste-léniniste, Ilal-Amam, mort le 14 Novembre 1974, à Derb Moualy Cherif, centre de torture.

13 aout 1977

Après la sentence inflâme
j' attends que sonne l' heure
de la rencontre
de la victoire
Voilà bientôt deux ans
seul le silence
épais et fracassant
l' insomnie
taillent mon habit
du roc de leur coeur
Alors j' allume une à une
les étoiles de la nuit
pour qu' apparaisse ton visage
à la lueur de l' étoile rouge
et je veille
pour que se brise la nuit
se dispersent tous les sons
Pour qu' éclate la parole
Etincelle

*tatouage des temps
cri
refus
de l'exploitation
de l'aliénation
parole qui perfore l'enceinte
l'épaisseur
Parole rouge
contre la démagogie
le verbiage fastidieux
Parole hiéroglyphe de mon coeur
tracée avec la plume du sang
Parole de poète
Parole écharnoir
de la carrure sanglante
du vampire
dans la cellule sanglante
du vampire
dans la cellule noire
dans cette nuit sans lueur*

*dans leur nuit que chasse le jour
je deviens instant
je deviens victoire
je cherche à tâtons
un repère dans le temps
celui de la victoire
de l'ouvrier , du paysan
de tous les révolutionnaires
en ce jour de lumière
je me verrais dans tes yeux
nue comme une pensée
vêtue comme un lierre
en ce jour de lumière
tes mains et les miennes
auront jeté les menottes en métal blanc
au visage des chiens aboyants*

13 aout 1977

*Avançons comme un flot de lumière
comme une marée insaisissable
pour laver la terre
des souillures de l'ennemi
pour faire germer le blé
J'interroge les gens
pourquoi ce silence autour de moi
d'où vient ce néant ?
Je demande à la lumière du jour
c'est pour quand le retour
de tous les exilés ?
Au soleil qui s'infiltré
à travers des grilles (crucifiées, mystifiées)
j'ordonne de réchauffer
tous les vivants
tous les désespérés
je le conjure dorénavant
de brûler le temps
Etoile lunaire*

déchire la nuit par tes rayons sylvestres
toi qui rends à la terre sa beauté céleste
ne peux-tu rien pour moi ?
Mes yeux se dessèchent
le coeur ravale son sang
face à la déchéance de l'homme
à qui ils ont arraché le pain
la terre, le droit à l'existence
Misère implacable
corps squelettiques de femmes
tatouées de blessures
cris d'enfants nés en prison
chétifs et galeux
Petits enfants du malheur
vous ignorez les jeux
dans ces couloirs sombres et tortueux
qui vous font peur.
Petits enfants du hasard
après une nuit d'oubli
autour de quelques litres de vin à bon prix
vous venez au monde
Pas de lait, pas d'habits
vous êtes des « bâtards »

et pour avoir droit à la vie
il faut « naître bourgeois »
Alors la mort vous attend
comme beaucoup d'autres petits innocents
qui ont agonisé
là et qui ont tout simplement
regagné le monde de la mort
sans à personne dire adieu
« après tout nous avons tellement de bébés
dont personne ne veut
un de moins, c'est tant mieux »
Ainsi a quitté la vie
Fatima, petite fleur des champs
sans s'ouvrir au soleil
sans s'épanouir
laissant sa jeune mère endeuillée
comme restent sur cette terre
des milliers de malheureuses
avançant comme un flot de lumière
comme une marée insaisissable
pour laver la terre
des souillures de l'ennemi
pour faire germer le blé

13 septembre 1977

*Pour la première fois ce soir
J'ai eu le droit de regarder le ciel
Sur le sol de l'exil
Dans mon propre pays*

*Pour la première fois
depuis longtemps déjà
Je vois le ciel
A cette heure de la nuit*

*Il était environ 8 heures
Peut-être plus, jamais je ne sais
Le temps s'engendre
Il est pareil à lui-même ici*

*Assise,
Adossée au mur blanc
A travers la fumée de ma cigarette
Je regarde la pluie danser*

*La petit brise de l'été
taquine
me faisait frissonner
me rendait la vie*

*Assise sur le sol de l'interdit
frileuse comme tu m'as connue
le front toujours relevé
je déchirais du regard l'horizon infini*

*Les étoiles ce soir ont refusé de briller
chassées par les nuages
elles ont décampé
sans elles, le ciel est vêtu de gris*

*Ils étaient enlacés les nuages
comme deux amants
qui se rencontrent après un long voyage
amoureux et inséparables aussi*

*Le parfum de la terre
notre mère qu'adorent les paysans
qu'ensemble nous chérissons
ce parfum sacré m'envahit*

*Pour la première fois de ma vie
j'ai senti que ma soif
pour mon pays et la terre
est inassouvie*

*Prisonnière pour mes pensées
mille barreaux et lourdes portes
ne rendent mes pensées prisonnières
ne me détournent de la voie choisie*

*Ce soir mon aimé
sur le sol de l'exil et de l'interdit
ma pirogue est sur le fleuve du passé
lorsque nous étions unis.*

*Dans notre maison , te rappelles-tu
nous respirions l'avenir rouge
nous rêvions de lui
nous luttions pour lui*

*Résister, continuer le combat
résister encore et à jamais
pour le pouvoir du paysan et de l'ouvrier
pour l'amour de notre patrie*

*Le vent à cet instant même
porte encore ces murmures
tes murmures dans ses ténébres
sont une lumière qui jaillit*

*La séparation et les inflâmes
toi dans une prison, moi dans l'autre
entre nous des centaines de kilomètres
mais le temps des barreaux sera bientôt fini*

*Sur le sol de l'exil et de l'interdit
le ciel si vaste, l'homme, le soleil en voyage
toi et moi
nous rêvons du maquis*

14 septembre 1977

Mercredi
une mère et son enfant
dans l'affolement de l'abandon
la geôlière
Eblouissement de lumière
dans la pénombre de ma solitude
cet enfant
cette mère
les barreaux les séparent
chacune d'un côté
recontre de deux regards
pas de paroles
la petite trépigne
et il y a longtemps déjà
que tu vacquais à tes affaires
elle veut être dans tes bras
les enfants à cet âge-là
croient que le monde
leur appartient

comme un melon
elle veut être dans tes bras
elle ignore les barreaux
enlacement
mais des larmes de colère
inondent son visage blême
elles sent les barreaux si froids
pourquoi existent-ils
comme si c'était la première chose
à contempler
dans la vie
Enlacement
l'enfant, la mère
et les barreaux
quand un enfant et sa mère
s'embrassent
même à travers les barreaux perfides
l'amour s'incarne
gazouille en sourdine
en filigrane à l'horizon
apparaît le monde de demain
les montagnes, les collines

s'abaissent à leurs pieds
les sentiers les plus perdus
les chemises du maquis
fredonnent
la chanson d'Abdelkrim
l'Internationale
O mon enfant
si la vieillesse m'atteint
la mort
si on me tranche la tête
la lutte entre les mains
toi et tous les autres enfants
pour que demain
les enfants à ton âge
ne voient jamais la prison
devant vous les obstacles céderont
les portes s'ouvriront
le soleil pénétrera en prison

26 septembre 1977

Rêve en plein jour

*Tu sais mon enfant
j'avais fait un poème pour toi
mais ne m'en veux pas
si je l'ai écrit en cette langue
qu'encore tu ne comprends pas
ce n'est rien mon enfant
lorsque tu seras grande
tu saisisras ce rêve
que j'ai fait en plein jour
tu raconteras à ton tour
l'histoire de cette femme
prisonnière arabe
dans son propre pays
arabe jusqu'à ses cheveux blancs
ses yeux verdoyants
le rêve mon enfant
commence
quand je vois un pigeon*

les oiseaux qui montent leurs nids
sur les toits des prisons
je rêve d'envoyer un message aux révolutionnaires
de Palestine
pour les assurer du soutien
de la victoire
Je rêve d'avoir des ailes
tout comme les hirondelles
parcourir les cieux
jusqu'en Erythrée
jusqu'au Dhofar
les bras chargés de fusils
la tête de poèmes
Je veux être passagère
à bord des nuages
avec mon habit de guerre
combattre Pinochet
dans les brousses du Chili
pour que mon sang coule
sur la terre chilienne
que Neruda a chantée
ô mon rêve



*l'Afrique rouge
sans enfants affamés
Je rêve
que la lune
de là-haut va tomber
pour l'arracher à l'ennemi
et qu'alors la lune me déposera
en Palestine ou au Sahara
n'importe
je lutte pour la victoire
de tous les peuples combattants.*

2 octobre 1977

Les filles de joie

*Quand je vois ces filles
le visage abîmé
le corps témoin de toute une vie
pourtant elles ne dépassent pas la vingtaine
ces filles qu'on appelle
filles de joie
je ne sais pas pourquoi
me revient cette chanson
de Jacques Brel
où il gueule "au suivant"
vous me pardonnez l'oubli
car le titre des chansons fait partie
des choses
qu'efface la prison
si la mémoire ne tient pas bon*

*Quand je les vois
les yeux en soleils mouillés
s'acharnant à briller
je pense à elles
quand elles font l'amour
et vendent des baisers
comme au marché des fleurs
la fleuriste du coin
vend ses fleurs
Je pense à elles
nues
en plein air ou sur un lit
qui ne garde d'elles
qu'un lambeau de leur âme
ou une mare de sang
de leurs corps dilatés*

*Quand je vois ces filles
les seins alourdis
comme deux cathédrales
depuis longtemps édifiées
sous un ciel chargé d'amertume
de nuages et de brumes
je pense à elles
quand elles se déshabillent
vite se rhabillent
pour ne pas rater le prochain client
le bus
pour encore
nourrir l'enfant*

*Quand je vois ces filles
les statues apparaissent
peuvent-elles faire l'amour ?
est-ce qu'elles se plient
se brisent ou se plaisent ?
"au suivant"
martèle mon crâne
chaque jour
lorsque je vois ces filles
icônes rangées
alors qu'elles n'ont pas dépassé la vingtaine*

Chaque fois

*J'ai pris une allumette
Je l'ai allumée
J'ai mis le feu au papier
le feu de l'allumette était bleu
le papier blanc devenait noir
Je tenais le tout entre mes mains
mes mains tremblent
l'allumette s'éteint
le papier se consume
le temps
mes doigts brûlent
le papier tombe
comme un crime sur la conscience
comme lorsque quelqu'un d'aimé
meurt
le papier devient noir
la fumée s'exhale
comme une odeur de jasmin*

comme le parfum de nos maisons
blanchies récemment
à la chaux
il se consume et ne meurt pas
il est noir, il n'est plus blanc
tel un ciel d'été
lavé de ses étoiles
ces étoiles que le feu décapite
tout doucement, très vite
encore quelques-unes
un bout de papier blanc
un coin du ciel
et plus rien
non encore
le feu dévore
n'est jamais rassasié
ne lui échappent que de petites cris
un bruit-crépitement

*comme lorsque nous marchions
en automne
sur les feuilles mortes
au printemps
sur les feuilles vertes
le ciel s'obscurcit
les poèmes
une masse noire
engloutie par le feu
avalés par le noir
de l'interdit
alors qu'ils étaient ma fenêtre
dans la cellule-débarras
sur le mur sans lumière*



13 octobre 1977

*Oh mon bien-aimé
je pense à toi plus qu'à moi-même
Prends-tu soin de ta santé ?
Ta santé est si fragile
j'ai peur pour toi
Moi, malgré ma souffrance
mon moral reste bon
J'essaie de me couvrir au maximum
avec le peu de chose qu'ils m'ont laissé
un pull que ma soeur m'a tricoté
Il fait tellement froid mon aimé
les murs sont si froids
Dis-moi mon bien-aimé
il paraît que le ciel
et le soleil
ne sont à personne
c'est ce que nous avons toujours appris
depuis que nous étions petits
mais à l'école
les maîtres oublient*

la lutte des classes
ils ne savent pas ce que c'est
ou même s'ils le savent
ils n'ont pas le droit de l' "expliquer"
Ils oublient que dans les prisons
il y a des gens
qui, dès qu'ils déclarent une grève de la faim
n'ont plus droit
ni au soleil ni au ciel
ni à l'air frais
ni de voir des gens
sauf le tortionnaire et la géôlière
ils sont dans une sorte de puits
sans fond
porte bien verrouillée
les fenêtres là-bas en haut
clouées
la terreur est semée
attention
personne ne doit approcher
ce sont les détenues politiques



*elles peuvent vous contaminer
oh mon aimé
même plus un rayon de soleil
pour lui avouer combien je t'aime
et j'aime la vie
pour qu'il arrive jusqu'à toi
aussi chaud que mon amour
aussi beau que la vie
je ne vois plus les petits pigeons
qui à travers leurs chansons
t'apprenaient
que je résiste et pense à toi
plus rien mon bien-aimé
rien que les murs gris
sourds à mon appel
à mes douleurs et à mes frissons
oh mon bien-aimé
surtout prends soin de toi
couvre-toi bien
pense à moi
Nous vaincrons*

7 novembre 1977

T'écrire
(faire une lettre pour toi)
c'est de cela que j'ai envie
Mais je sais forcément
que comme toutes les autres lettres
que je t'envoie
tu ne la recevras pas
Te lire
ce serait mon grand plaisir
car ce que tu m'écris
est tellement beau
que j'oublie toutes mes peines
que j'oublie la prison
les murs sombres
les barreaux marrons
Je suis là
sur mon lit
Non, un lit c'est trop dire
sur un matelas de crin
qu'ici ils m'ont donné
et je ne sais que faire

car la nostalgie
est si forte
que ma gorge se noue
mes yeux se mouillent
et mes larmes ne coulent pas
Je ne veux jamais que mon visage soit inondé
sauf peut-être
lorsque je te rencontrerai
après je ne sais combien d'années
d'affreuse séparation
Tu sais mon bien-aimé
depuis que je suis loin de toi
depuis qu'ils nous ont séparés
parce que nous avons voulu vivre
libres
parmi notre peuple
et nous aimer,
depuis ce temps là
je deviens très sensible
à toute séparation
même si

elle est fatale
Et justement ce soir
une petite amie à moi est sortie
Je la trouvais sympathique
Elle m'aimait
Elle m'a laissé des choses à elle
pour ne jamais l'oublier
Elle ne saura pas
que j'étais heureuse de la voir partir
et triste
tout simplement triste
de m'en être séparée
Pardonne-moi mon-aimé
si je te parle de cette fille
que tu n'as jamais vue
C'est un peu ma manière
vois-tu
de te parler
des problèmes de la vie
et une séparation en fait partie.

10 novembre 1977

*Rappelle-toi camarade
rappelle-toi cette nuit là
cette première nuit en prison
semblable à celle-ci
du 10 Novembre 1977 ⁽¹⁾
lorsqu'à 8 heures du matin
nous avons déclaré une grève de la faim
Rappelle-toi
c'était le 23 Mars 1976 ⁽²⁾
les chiens de garde ont fini leur travail
et c'est en prison qu'ils nous ont envoyés
quelle journée de deuil
de sang
de répression
pour tous ceux qui savent
que nous voulons la révolution
Te souviens-tu
qu'ils nous avaient tout enlevé*

(1) Le 10 Novembre 1977, début de la grève de la faim durant laquelle Saïda est morte.

(2) 23 Mars 1976, jour de sa présentation à la prison de Casablanca, après plus de deux mois à Derb Moulay Cherif.

qu'ils nous avaient fouillés jusqu'au sang
pour lui arracher sa résistance
jusqu'au coeur
pour l'amputer de ses organes
où se trouve cette vie
où loge notre patrie
cette nuit n'est pas différente
n'est-ce pas camarade ?

*Les chiens de garde sont venus nombreux
pour tout nous arracher
et même les murs de la prison
qui sont à eux
ont été encore plus maussades
les femmes ont pleuré
en cachette
et nous avons gardé le sourire
nous avons tenu bon
et affronté les douleurs
car nous savons
qu'être en prison
n'est pas un problème
il s'agit d'aller de l'avant.*

ARTICLE (interrompu)
sur les prostituées au Maroc
(1977)

La dépravation dans une société donnée est engendrée par la nature même de cette société. Le système capitaliste, système de l'exploitation et de l'injustice sociale, ne fait que nourrir les différents aspects de dépravation : débauche, prostitution ... Il est certain que, dans une société de classe, sous un régime imposé aux masses par le colonialisme, l'impérialisme et pour le maintien de leurs intérêts politico - économiques, la prostitution, le vice, la corruption sont des aspects inhérents à ce système. Aspects propagés, encouragés par lui. Le peuple, sous un pouvoir anti-national, survit à la misère la plus noire. Alors que les salaires ouvriers et autres sont stationnaires, le coût de la vie connaît une montée vertigineuse. Certains produits qui étaient la base de l'alimentation du peuple deviennent inaccessibles. D'autres encore disparaissent du marché ou sont vendus d'une manière occulte à des prix exorbitants. Ainsi, l'exploitation, la répression, l'humiliation deviennent le pain quotidien du pauvre. Le pouvoir réprime forcément toutes les luttes héroïques des ouvriers qui défendent leurs droits, des paysans qui protègent leurs terres et des lycéens et étudiants qui préservent leurs acquis. Ne seront jamais effacées les réactions enragées du pouvoir des patrons face aux luttes des ouvriers de Jerada ⁽¹⁾, des lycéens de Casablanca en 1965 ⁽²⁾. Comme ne seront jamais oubliés les massacres dans les lieux de détention clandestins de militants marxistes-léniniste (a) qui ont été convaincus que seule l'idéologie marxiste-léniniste, idéologie de tous les peuples exploités, pourra arracher le pays au joug de l'impérialisme et sa fidèle servante la féodalité locale.

L'Etat, au service de la classe dominante, utilise toutes ses possibilités pour maintenir sa domination. Par l'intermédiaire de rouages administratifs à sa disposition, il condamne le peuple et le pille. Les grands propriétaires terriens arrachent aux paysans leurs terres par le moyen de la répression et du meurtre, laissant un nombre illimité de familles sans ressources, leurs enfants guettés par la faim et l'analphabétisme. L'histoire n'est plus aux dynasties et il n'appartient plus aux pseudo-historiens d'écrire l'histoire d'un peuple. Ce sont les hommes avec leur sang qui la font. Et elle enregistre la terreur que sème le pouvoir réactionnaire dans les rangs du peuple par le moyen d'appareils répressifs et des administrations dites de « justice ». Comme elle enregistre déjà que la haine et le mépris pour ce système policier ne sont plus dissimulés.

Dans ce climat que nous pouvons qualifier de fasciste, nous ne pouvons oublier la double exploitation que subit la femme dans ce pays sous-développé et dépendant. Cette réalité particulière de la femme marocaine qui subit deux aspects d'exploitation exploitation par le système (au même titre que l'homme) et exploitation par l'homme lui-même est un phénomène social engendré forcément et également par la nature des structures économique-politiques et sociales existantes. Il est évident que la femme sous le système patriarcal reste considérée comme un être subalterne, ne pouvant ni posséder la terre⁽³⁾, ni choisir son mari ou s'en séparer. Elle a un statut de mineure partant d'hypothèses qui relient sa situation de tutelle à sa supposée infériorité physique et intellectuelle ou qui font intervenir des facteurs idéologiques ou culturels.

La petite fille depuis qu'elle naît dans la famille a déjà son statut et n'égale pas son frère. Elle est vouée d'abord à servir ses parents et plus tard son mari. L'école n'est pas obligatoire et gratuite. La scolarisation d'un enfant est alors matériellement très difficile. L'idéologie réactionnaire divulguée et propagée encourage l'analphabétisme particulièrement pour les femmes.

Le pourcentage des femmes analphabètes est donc très élevé ^(b). Ceci laisse l'esprit de la femme enlisé et ses croyances arriérées, très loin de la science et de sa rapide évolution. Des organisations réactionnaires (UFM)⁽⁴⁾ renforcent chez la femme l'esprit de soumission à l'homme, à l'idéologie réactionnaire. Ce qui permet son utilisation pour des desseins politiques précis.

Si la prostituée vend sa chair et subit les pires sévices et tortures morales, l'ouvrière, elle, vend sa force de travail aux capitalistes. Son salaire dérisoire n'est jamais égal à celui de son camarade ouvrier. La sécurité sociale ne lui est pas assurée : qu'elle soit en période de grossesse ou de maladie, sa place dans l'usine n'est plus garantie. En cas d'accident, les indemnités sont nulles. L'interdiction de se syndiquer fait partie des conditions formulées par le patron. Elle n'acquiert ce droit qu'après de grandes luttes aux côtés de l'ouvrier. Mais la femme, même économiquement indépendante, n'est pas libre. L'administration de la maison, les décisions matérielles sont le domaine de l'homme. Au foyer, la femme élève seule ses enfants et fournit un travail aliénant et non rémunéré. La société ne lui reconnaît pas la valeur de ce travail jugé comme obligatoire. L'image de la femme devient ainsi celle de la ménagère parfaite : la première éducation de l'enfant, les travaux ménagers nécessitent pour la société forcément une femme. Le mari se comporte en dominateur et maître absolu intellectuel et physique. Il est commun et acceptable que la femme soit battue par son mari, la fille par son père ou son frère même plus jeune.

L'utilisation démagogique de la religion permet de renforcer l'exploitation et l'aliénation de la femme, son asservissement.

Nous n'avons exposé là que quelques traits de la double exploitation de la femme, peut-être les plus frappants mais en tout cas pas les seuls. Notre but n'est pas de faire une analyse théorique sur la situation de la femme. Nous voulons, sans trop d'ambition, sans prétendre traiter le problème de tous les côtés,



nous pencher sur le phénomène de la prostitution. Certaines femmes sont poussées à la prostitution parce qu'elles doivent nourrir leur nombreuse famille, nourrir et scolariser leurs enfants. Nous nous sommes trouvées en contact le plus souvent direct avec des prostituées ⁽⁵⁾. Nous avons vu leur milieu alors nous avons voulu montrer au lecteur ; en interrogeant les prostituées elles-mêmes ; l'origine sociale de ces femmes, les raisons qui les ont jetées pleinement dans la gueule du loup qui les dévore et finalement comment réagit le pouvoir anti-national à ce phénomène de la prostitution, quelles sont les pseudo-solutions qu'il y apporte. Nous savons bien sûr que celui qui juge la petite fille de 15 ans trouvée saouïe sur les trottoirs de la ville, celui-là même a mis sur sa table bien garnie son coûteux apéritif.

Notre méthode a été très simple. Nous avons opté pour l'entretien libre. Aucun questionnaire n'a été établi au préalable. Le plus souvent, les femmes n'attendaient pas qu'on leur pose des questions pour nous entretenir de leurs problèmes et de leurs préoccupations. Nous avons eu avec elles de longues discussions sur leur genre de vie, leur niveau de vie, ce qu'elles gagnent en moyenne et ce qu'elles dépensent. Nous n'avons nullement voulu les influencer dans ce qu'elles disent. Nous avons traduit le plus fidèlement possible ce qu'elles nous ont raconté. Nous avons toujours suivi leurs idées et retenu l'essentiel. Il est certain que ce nombre de femmes dont nous donnerons les propos ne sont pas les seules à qui nous avons parlé. Nous en avons contacté d'autres avant et après. Mais les problèmes de beaucoup d'entre elles, tout en étant spécifiques, se ressemblent. Nous n'avons pas voulu répéter des choses même dites par des personnes différentes. En tout cas, nous ne prétendons pas avoir fait une enquête ni avoir contacté toutes les prostituées. Notre méthode n'est sûrement pas totalement scientifique. Nous sommes encore loin de l'analyse sociologique.

Entre nous et ces femmes s'est établie une grande sympathie. Nos petites questions ne les ont pas frustrées. Mais nous les avons vu réagir face à d'autres gens, refusant de reconnaître qu'elles se prostituaient. Quand nous avons rencontré des cas pareils, nous n'avons jamais insisté.

70 % des femmes qui se trouvent dans les prisons pratiquent la prostitution. Leur âge se situe entre 17 et 40 ans. Presque toutes sont analphabètes, quelques-unes ont fréquenté les premières années de l'école. Nous nous sommes adressées à celles-ci car nous pensons que la condition de prostituée est l'une des conditions les plus dures et les plus avilissantes. Elle vend son corps, n'est pas toujours payée et subit assez fréquemment de grandes humiliations et des tortures physiques. La société lui fait perdre jusqu'à sa qualité d'être humain. Les prostituées sont traitées comme des chiens qu'il faut abattre. Ces femmes qui se prostituent, non parce qu'elles ont choisi ce métier mais parce qu'elles y ont été forcées, qui sont-elles ? dans quel milieu socio-culturel sont-elles nées ?

Parmi les femmes contactées, nous avons distingué deux catégories qui, quoique différentes, ne s'opposent pas. Ensemble, elle font partie du lumpen-prolétariat et sont exploitées au même niveau.

La première catégorie est formée par celles qui pratiquent la prostitution depuis un âge très bas : 13-14 ans. Elles sont nées généralement dans des familles pauvres, le père illettré et sans travail, la mère chargée de faire vivre les enfants. Très vite, il a fallu à ces filles gagner leur vie et même faire vivre leur famille. Elles sont ainsi englouties, face au manque d'emploi, par le rouage de la rue, de la prostitution ou du vol. Parfois l'autorité absolue du père les pousse à fuir la maison paternelle, la ville natale même. Quelques-une se retrouvent dans des centres de rééducation de délinquants juvéniles mais là non plus, elles ne restent pas longtemps. Le manque de formation pédagogique et

culturelle des surveillants, l'ignorance même de ce que devrait être leur rôle et surtout leur comportement envers ces jeunes filles après leur premier délit font que ces dernières sont très mal traitées. Les filles comme les garçons d'ailleurs sont menés au bâton et à la trique. Ceci ne peut que pousser ces enfants du peuple à fuir une seconde fois et à se réfugier dans les endroits les plus misérables. Les filles se dirigent vers des individus, des maquereaux qui les exploitent matériellement et sexuellement. Certaines vivent sur les trottoirs de la ville, aux portes des cafés, subsistant par le moyen du vol, de la prostitution ou de petits commerces dérisoires.

Ces femmes se sont un peu prostituées par habitude à la suite de connaissance malsaines. Elles y étaient vouées sous un régime qui prépare à la jeunesse soit la drogue et l'alcool, soit la prison et la torture pour ceux qui ont choisi de lutter contre lui. La plupart d'entre elles (il n'y a pas de règle générale) n'ont jamais été mariées. Violées très souvent à un âge assez précoce, la peur de la honte dans la société fait changer leur vie.

Nous avons pu recueillir les propos de quelques prostituées de cette catégorie, celles que nous avons jugées les plus représentatives.

Leïla, 20 ans ⁽⁶⁾ : « Mon père était makkadem^(c). J'étais petite lorsque ma mère est morte. Il s'est remarié. Sa femme était méchante. Elle me battait ainsi que mes sept frères. A l'âge de 10 ans, je l'ai blessée au visage avec un couteau. Emmenée au commissariat, je fus envoyée par le makhzen ^(d) au centre ⁽⁷⁾. De là je me suis enfuie. J'étais trop battue ».

Fatima, 19 ans : « Mes parents sont très pauvres. Mon père est tailleur ⁽⁸⁾. Mes soeurs sont employées comme bonnes chez des riches ».

Aïcha, 19 ans : « Mes parents sont morts ^(e). Je suis restée seule avec mes sept petits frères. J'étais vierge quand j'ai commencé à sortir. J'ai eu un enfant avec un garçon qui savait tout ».

Najat, 17 ans : « Mes parents sont pauvres et divorcés. Je ne les vois jamais. J'ai été élevée par une tante très pauvre J'ai été violée à 15 ans par un garçon que j'ai abandonné. Depuis je vis seule ».

Daouia, 20 ans : « Mon père est fou ma mère est mendiante. J'ai deux petits enfants. Je ne suis pas mariée. Je pique des petites choses à manger. Je sors avec n'importe qui. Je voulais me tuer. J'en ai marre de cette vie ⁽⁹⁾ ».

Attouche, 45 ans : « Mes parents sont misérables à la campagne. Je les ai quittés. J'ai deux enfants. Je ne connais pas leur père ».

Zoubida, 38 ans : « Mes parents ont de l'argent, mais ne me donnent rien. Mon mari est mort. Je me saoulais avec lui. Maintenant qu'il est mort, je n'ai plus d'argent pour continuer à boire. J'ai deux enfants ».

Fatiha, 27 ans : « Mes parents sont à la campagne, à peine s'ils arrivent à vivre. Mon mari est mort et m'a laissé 5 enfants. Ma belle-famille m'a chassée ».

Khadija, 30 ans : « Ma famille est très pauvre. On ne trouve rien à manger à la maison. Je me suis enfuie à l'âge de 10 ans. J'ai été violée. J'ai deux enfants ».

Nous avons observé ces femmes alors qu'elles nous parlaient. Ce sont des femmes très abîmées. Les cicatrices rayent leur visage, leurs bras. Certaines nous ont montré leur ventre traversé par de grandes cicatrices. Elles sont toujours battues, soit par les hommes avec qui elles entretiennent une relation plus ou moins stable, et qui, sous prétexte de les protéger, les exploitent ; soit par ceux qui les arrêtent. Parfois des tentatives de suicide laissent leurs tatouages.

Les prostituées que nous avons contactées, formant la 2^e catégorie, sont issues de la petite bourgeoisie ⁽¹⁰⁾. Elles sont nées dans des familles où le père travaille et n'est pas chômeur ou

ouvrier. Quelques-unes ont fréquenté l'école primaire et même les premières années du secondaire. Mais à la suite de l'échec scolaire qui se produit vu la politique anti-populaire et colonialiste suivie dans le domaine de l'enseignement, la seule issue qui reste à ces filles, leur dernière chance est le mari. Il est presque toujours imposé par le père. La mère comme la fille n'ayant pas formuler leur avis suivant la loi de la société réactionnaire. Ce partenaire choisi par le père ne satisfait pas toujours les vœux de la fille : soit il est très vieux et riche et la discordance est sentimentale, soit il n'est pas assez riche pour réaliser les aspirations bourgeoises de sa femme. Il est évident que là ne sont pas les seules raisons possibles d'une discorde. La belle-mère joue un rôle négatif dans ces ménages plutôt boiteux. Elle fait de la femme une bonne à tout faire et, en cas de révolte, le divorce tout comme le mariage est imposé. Toutes les prostituées de cette catégorie sont des femmes divorcées ou fuyant le foyer conjugal. Elles ont toutes des enfants à charge, la maison paternelle devenant une sorte de prison, elles se donnent à la prostitution. L'attrait de l'argent, le besoin font d'elles des prostituées d'un rang plus élevé. Elles fréquentent les grands hôtels et les cafés chics.

Ces femmes nous ont appris l'arrivée d'un grand nombre de Séoudiens qui viennent gaspiller l'argent du peuple séoudien dans le pays du «soleil et des femmes». Ces femmes habillées des dernières créations de mode deviennent les compagnes et les esclaves de ces derniers qui ne sont pas avares quand il s'agit de satisfaire leur besoin sexuel refoulé (ils donnent 300 à 500 DH la nuit et plus). Nous savons même que des femmes mariées se sont vues attirer par l'argent. Plusieurs ménages petits-bourgeois se sont disloqués, la femme abandonnant son mari, voire sont travail de petite fonctionnaire pour gagner de l'argent.

Chama, 20 ans : «Je suis d'une famille aisée. Mon père travaille. Nous n'avons besoin de rien à la maison. Tous mes frères sont scolarisés. Moi j'ai fréquenté toutes les classes du primaire mais

je n'ai pas continué à cause de ma maladie. Mon père m'a obligée à me marier avec un homme âgé que je n'aime pas. Je me suis enfuie. Il ne veut toujours pas divorcer ».

Khadija, 23 ans : « Mon père était résistant. Il a sa pension avec quelques maisons qu'il loue. J'ai un seul frère qui chômaît et qui a finalement regagné les CMI ⁽¹⁾. Je lui envoie toujours de l'argent pour qu'il y reste. Je viens de divorcer parce que mon mari ne me donne pas tout l'argent que je lui demande. Il me soupçonne aussi. J'ai une petite fille que j'adore et que je gâte beaucoup ».

Fatima, 17 ans : Par cupidité, pour l'argent, mes parents m'ont obligée à me marier avec un homme riche. Plus tard, mon père est mort et ma mère est restée avec 7 enfants à sa charge. Le plus grand à 10 ans. Mon mari a refusé de donner de l'argent à ma mère. Je suis partie de chez moi. J'ai rencontré une amie qui m'a montré comment gagner de l'argent ».

Naïma, 26 ans : Mes parents sont aisés et habitent une petite ville côtière. Ils m'ont mariée à un homme et j'ai découvert plus tard qu'il était déjà marié. Mon mari travaille en France. J'ai refusé d'aller avec lui et l'autre femme. J'ai commencé à sortir avec les filles. Mon beau-père s'est rendu compte et a porté plainte contre moi. Je me suis enfuie de ma ville natale. J'habite un hôtel. Je fréquente surtout les Séoudiens. J'ai un enfant ».

Fouzia, 25 ans : Mes parents sont morts. J'ai été élevée par une famille aisée. Ils m'ont obligée à me marier. Ma belle-famille me considérait comme une bonne à tout faire. Après une dispute avec mon mari et sa famille, je me suis enfuie à Casablanca. Mon mari a divorcé plus tard. Je n'ai pas d'enfants ».

Pour ces femmes, nous avons remarqué que, contrairement aux autres, elles ne sont pas abîmées. Toutes, très coquetttes, n'ont aucune cicatrice sur le visage ou les bras. Quelques-unes parlaient français et anglais. La plupart d'entre elles paient

l'école à leurs enfants. Elles gagnent relativement mieux que les autres et ne sont pas «très vieilles dans le métier» comme elles disent.

Nous avons après essayé de les amener à répondre, sans poser clairement la question, à notre deuxième grand point. Nous voulions savoir pourquoi elles se prostituaient et ne cherchaient pas à faire autre chose, travailler par exemple. Nous avons voulu savoir ce qu'elles disent pour montrer pratiquement ce que nous avons annoncé théoriquement. Nous savons qu'il est très difficile, voire impossible, de trouver du travail dans notre pays économiquement arriéré. Il n'y a pas d'usines de transformation des matières premières. Le pays reste un marché pour les produits fabriqués de l'Occident et des USA. Nos matières premières sont exportées brutes, pillées par des sociétés capitalistes qui nous les revendent à des prix exorbitants. Le but est de ne pas laisser se développer en nombre la classe ouvrière qui sera à la tête de tout changement social radical. Le chômage se multiplie de plus en plus. L'émigration aussi. Donc ces femmes même si elles cherchent du travail, n'en trouveront pas, et c'est ce qui se passe d'ailleurs. Elles n'ont pas de qualification ou de formation pour des travaux même manuels. Seules les familles de la grande bourgeoisie leur ouvrent parfois les portes de leur maison pour y être femme de ménage. Mais combien de fois travaillent-elles sans être payées et finissent par se retrouver au chômage. Pour cette question, nous n'avons pas distingué entre les prostituées des deux catégories. Toutes ces femmes ont besoin d'argent pour vivre ou aider leurs parents à vivre. Presque toutes ont des enfants à élever et à scolariser, mais toutes n'y arrivent pas. Nous verrons, à travers ce qu'elles diront, que rien ne leur est garanti, que la vie est trop chère, que l'exploitation est accablante. Nous verrons également pourquoi ces femmes vendent ce qu'elles ont de plus cher, leur corps, non par vice comme disent certains, mais par nécessité.

Saâdia, 20 ans : « Pour vivre . Si je trouve un mari qui dépense pour moi, je cesse. Quand je vais chez mon père et sa femme, il faut que je sois bien habillée et que je porte des bracelets en or. Mon père croit que je travaille. Travailler où ? chez des riches ? Ils te font travailler comme une bête et te donnent deux sous ».

Fatima, 19 ans : « Pour donner de l'argent à mes parents pauvres et à mon frère qui se saoule. Travailler ? où ? je n'ai pas été à l'école. Je ne sais rien faire ».

Rachida, 16 ans : « Pour faire vivre mon enfant et entretenir la maison et mon copain. Je n'ai pas trouvé de travail ».

Malika, 23 ans : « Ma mère a été gravement malade. Il fallait beaucoup d'argent pour son opération. Je voulais qu'elle soit sauvée. Je continue à lui acheter les médicaments. C'est très cher. Si je travaille, je ne gagnerai pas autant d'argent ».

Saïda, 17 ans : « Je dépense ce que je gagne pour moi-même ». « Je dois me faire belle et m'habiller bien pour gagner de l'argent ».

Aziza, 17 ans : « Je donne de l'argent à ma mère, pour elle et pour les enfants. Je n'ai pas cherché de travail, je suis sûre de ne pas en trouver ».

Zoubida, 26 ans : « Je paie la pension de mon fils 200 Dh par mois. Je veux qu'il soit instruit. C'est mon seul espoir dans la vie. Rien à faire d'autre. Je suis condamnée à continuer. Si Dieu le veut, il me sauvera en me donnant un travail ou un mari ».

Aïcha, 20 ans : « Je n'ai pas d'enfants. Mes parents n'ont pas besoin de moi et même je ne leur donnerai rien. Si je travaille je ne gagnerai pas plus de 25 Dh par semaine alors que faire avec : payer le loyer ? acheter des habits ? donner à mon ami ? manger ... ».

Amina, 40 ans : « J'ai deux enfants, je dois les nourrir. Je travaille dans une usine, je gagne 100 Dh par semaine, mais ça ne me suffit pas. J'ai besoin d'être gaie de temps en temps, d'oublier les problèmes ».

Aïda, 30 ans : « Pour vivre et pour boire. Je ne peux pas me passer d'alcool ».

Zohra, 42 ans : « Je travaille chez des gens. L'argent qu'ils me donnent ne me suffit pas, à moi et aux enfants. La vie est trop chère. Pour manger rien du tout, il faut beaucoup d'argent ».

Hadda, 36 ans : « J'ai six enfants. Je travaille comme saisonnière dans une usine de conserves, je ne gagne presque rien. Ce n'est pas suffisant. Les enfants mangent beaucoup ».

Yamna, 19 ans : « J'ai deux enfants et sept frères. Je donne de l'argent à mes parents. Je faisais de petits commerces (kif, vente de tissus). Trop de dépenses, je ne gagne rien. En allant avec des hommes, j'arrive à combler un peu ».

Face à tous ces problèmes que nous voyons à travers ce que nous disent ces femmes, le problème de la scolarité, celui des soins médicaux, celui de la cherté de la vie et bien d'autres encore que fait le pouvoir anti-national ? Nous pouvons annoncer la réponse : rien sinon la répression. Que rencontrent les filles mères de 17 ans sinon le refus et le mépris de la société. Que deviennent ces enfants sinon à leur tour des délinquants.

En étant démagogique, il est facile d'affirmer que la prostitution n'existe pas, que la guerre est déclarée contre la débauche et la délinquance. En effet, la guerre est déclarée, mais contre le peuple, les enfants du peuple qui se retrouvent derrière les barreaux alors que les véritables criminels sont ceux qui laissent nos richesses minérales et humaines être spoliées par les trusts et les sociétés capitalistes. Ce sont ceux qui exécutent les

militants nationaux-démocratiques. Le pouvoir encourage la drogue et l'alcool pour détourner la conscience populaire de ses véritables problèmes, pour masquer la colère populaire et la remettre sur leur compte. Nous savons qui permet l'ouverture des maisons closes, qui détruit les maisons populaires du centre de Casablanca pour construire sur leurs ruines les grands hôtels de débauche et de prostitution. Nous savons également qui fréquente le club méditerranée, endroits favoris de la bourgeoisie pourrie. En tout cas, ce ne sont pas ces femmes qui, nous le répétons, vendent leur chair pour vivre et faire vivre leur famille tant bien que mal. Ces femmes sont condamnées à des mois de prison. Elles sortent et y retournent car aucune solution n'est trouvée à ces problèmes vitaux. Ces femmes sont exploitées à tous les niveaux. Dans leur vie, et même quand elles sont arrêtées. Nous n'avons sûrement pas besoin de dire combien la corruption est d'usage au Maroc. Pour avoir un papier d'état civil, il faut corrompre, pour scolariser un enfant. Pour se tirer d'affaire aussi. Nous laissons ces femmes parler. Ce qu'elles disent nous montrera bien jusqu'à quel point le système est corrompu, combien l'administration mise en place pour rendre « justice » est injuste, et surtout ce qu'elles diront montrera clairement ce que les masses populaires endurent en plus de la misère et de la répression. Pour ce problème de corruption, nous n'avons pas posé de questions. Les femmes nous en ont parlé car cela leur tenait à cœur. Il est certain que celles qui n'ont rien à donner ne donnent rien, « acceptent les risques du métier », passent leurs peines et sortent.

« Mon ami a donné 4 000 Dh . Lui est sorti, moi non »

« Une fille était avec nous. Elle est riche et possède une voiture. Elle a donné une grosse gourmette. Nous l'avons vue. Elle est sortie ».

« J'ai donné deux bagues en or juste pour les petits services qu'on me rendait : acheter des cigarettes, avertir ma famille ».

« J'ai proposé de donner 500 Dh et être relâchée. Ce n'était pas suffisant. Je n'ai pas pu donner plus ».

« Moi je voulais donner 500 Dh au début et 500 Dh après ma sortie. Mais je n'avais pas de garantie à présenter ».

« Moi je n'ai pas été arrêtée pour prostitution. Ils m'ont mise, une autre fille et moi, à la place de deux filles prostituées car leur familles à elles ont donné de l'argent ».

« Moi donner ? et combien ? Je n'ai rien. Je passe ce que je passe et je sors ».

Nous jugeons que ce que nous avons recueilli là est suffisant. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin autrement nous risquons de tomber dans des répétitions de propos et ainsi de lasser le lecteur. Nous ne pouvons au milieu de tout ceci oublier les conditions dans lesquelles vivent ces femmes en prison.

Nous voulions aussi interroger ces femmes sur leurs aspirations, ce qu'était pour elles l'avenir. Mais à travers nos discussions avec elles, nous avons remarqué que c'était très flou pour elles l'avenir, que leur seul salut est de trouver un mari qui les fasse vivre, elles et leurs enfants. Néanmoins, nous avons saisi qu'il y a une certaine conscience spontanée qui germe et se forme. Elles savent généralement qui sont leurs ennemis. Elles réalisent que l'Etat est « pourri et injuste » selon leurs propres termes, mais elles ne savent pas quelles solutions il faut y apporter.

« Que veux-tu, c'est ça la vie ».

Elles se confient au temps, pensant que ce dernier, en dehors de toute action, pourra changer quelque chose. Mais nous avons senti une grande haine et un grand mépris pour ceux qui les exploitent, ceux qui ne leur « foutent pas la paix ».

En conclusion, nous pensons que toutes ces femmes, nous voulons dire, la femme en général, ne pourra connaître un changement dans sa situation de double exploitation que si, une

fois la conscience de classe acquise, elles oeuvrent pour un changement radical de la société et pour l'édification d'une société socialiste qui remettra à la femme des droits effectifs, l'égalité totale avec l'homme, son rôle à jouer dans la production, sa participation à la vie politique de son pays. La libération de toute la société. Cette tâche ne revient pas à l'homme seulement ou à la femme, mais à toute la société et à sa tête la classe ouvrière en coalition avec le paysannat.

Notes :

1- Après une grève des mineurs de Jérada, le pouvoir a fait tirer sur les ouvriers en manifestation où il y eut de nombreux blessés.

2- En 1965, plusieurs centaines de lycéens et chômeurs ont été tués à Casablanca par l'armée aux ordres de la classe dominante.

3 - Dans plusieurs villages marocains, la femme n'a pas une qualité de propriétaire même si légalement la terre lui revient. Sa terre est toujours administrée soit par son frère , soit par son mari.

4 - Union des femmes marocaines, organisation réactionnaire au service de l'idéologie réactionnaire dirigée par des femmes de la grande bourgeoisie.

5 - Certaines gens, en disant prostituée, y mettent une nuance de mépris. Nous remettons à ces femmes victimes de l'exploitation tout le respect qu'elles peuvent mériter.

6 - Leïla a commencé à se prostituer à l'âge de 12 ans, elle est terriblement abîmée. Son visage est rayé d'une grande cicatrice qui n'enlève rien bien sûr à sa sympathie. Elle a été franche et confiante envers nous.

7 - Maison où sont mis les jeunes enfants après un premier délit commis avant 16 ans. Ils y sont comme en prison.

8 - Le père de Fatima est tailleur populaire. Son gain est très réduit ou presque nul.

9 - Daouia nous a montré son poignet. Elle a tenté de se couper les veines avec un rasoir à plusieurs reprises. Elle nous parlait en pleurant. Nous étions très émues.

10 - Des femmes de la grande bourgeoisie des villes se prostituent également bien qu'elles soient mariées. Mais le mari est une sorte de paravent pour elles. Ces femmes n'arrivent presque jamais en prison. Leur milieu, la corruption, les protègent.

Notes du Comité de Lutte Contre la Répression au Maroc

a) Comme Abdellatif Zeroual mort sous la torture en Novembre 1974 à Derb Loulay Cherif.

b) Le taux d'analphabétisme est de 75 % en moyenne ; 87 % des femmes et 63 % des hommes (recensement de 1971).

c) Mekkadem : représentant du pouvoir central au niveau du quartier.

d) Makhzen : pouvoir central.

e) Bonnes : il n'y a pas d'âge pour être bonne ; de nombreuses petites filles qui viennent de la campagne pour nourrir leur famille, commencent à travailler dès l'âge de 5 ans, pour un salaire mensuel de 50 DH.

f) C.M.I. : Compagnie mobile d'intervention, l'équivalent des C.R.S. en France.

LETTRES

de Saïda à sa famille

Ma Bahia, ⁽¹⁾

A vrai dire, je ne trouverai pas les mots qui puissent traduire tout ce que j'ai ressenti pour toi pendant ces trois derniers mois d'arrestation. Je remplirai tout ce papier et combien il est petit de mots d'amour et de tendresse et je trouverai cela insuffisant. Depuis que je vous ai quittés le jeudi 15 Janvier à 6 heures, ⁽²⁾ j'ai gardé l'image de ton visage gravé dans ma mémoire. Pas une seule minute, nuit et jour, je n'ai cessé de penser à toi, à tes grands yeux qui ressemblent à un océan duquel je prenais toute ma force et mon courage. Je te savais proche de moi et je revoyais comme un film tous les moments que nous avons passés ensemble et je me réjouis d'avoir vécu avec toi et Khadija et Fedoua ⁽³⁾ et quand je me réveille le matin, je vous dis bonjour, je vous embrasse.

Ma chérie, ne souffre pas de mon absence car je suis sûre que l'avenir nous unira et qu'il nous réserve des bonheurs immenses. Je vais être un peu moraliste et te demander de prendre soin de ta santé et de tes études, car je veux que tu réussisses ta médecine. Nous devons vivre pleinement chaque seconde, la vivre sous différentes manières.

Bahia, j'attends de toi surtout des lettres ; elles rempliront ma vie et meubleront mon temps. Je me porte assez bien à part quelques perturbations physiques, je ne m'ennuie pas avec mes compagnes ⁽⁴⁾. Je voudrais aussi des livres (mes livres de pédagogie, psychologie -Freud- littérature), des timbres et du papier blanc. Envoie-moi des photos récentes de Fedoua, elle me manque terriblement. Vous me manquez toutes. Je veux mon pull rouge et mon pull violet.

J'embrasse très fort Khadija et Fedoua.

1) La petite soeur de Saïda, étudiante en médecine à Rabat.

2) Saïda a été arrêtée le jeudi 15 Janvier 76 à 18 heures chez elle.

3) Khadija est une autre soeur plus âgée, épouse de Aziz Loudiy, détenu à la prison de Kénitra, condamné en 1973 à 10 ans de détention ; Fedoua est leur petite fille.

4) Dont Fatima Oukacha et Rabéa Ftouh, toutes les deux condamnées à 7 ans de détention et toujours détenues à la prison civile de Casablanca.

Sans date (11/4/76 ?)

Très chère Khadija, à ma petite Fadoua,

Certainement que tu attendais à ton tour une lettre de ma part. Je l'aurai écrite dès mon arrivée en prison si j'avais eu du papier et des timbres surtout que tout le temps que j'étais au commissariat j'écrivais dans l'air, dans ma mémoire, des lettres destinées à toi ⁽¹⁾. C'était toujours ton nom qui me venait à la tête et tu occupais énormément mes pensées toi et bien sûr Fadoua.

Khadija ma vie prend tout un autre sens maintenant. D'ailleurs elle n'a été depuis mes 19 ans qu'une longue suite d'expériences plus ou moins positives. Elle continue et je ne suis point au sommet de la montagne. Notre vie commune n'a pas été seulement une parenthèse comme on pourrait le croire mais crois-moi une étape très riche, très fructueuse de notre existence. J'ai appris beaucoup de choses de toi. Tu me nourrissais de patience et de courage. Ma personnalité est pleine d'empreintes de vous toutes. J'ai mieux compris maintenant ta valeur et j'apprécie tes réactions face à certains événements (je détaillerai plus tard, dans d'autres lettres). Bref, Khadija, ne vivons pas seulement sur le passé aussi douloureux ou heureux qu'il fût sinon nous allons vieillir car, à mon avis, la vieillesse commence lorsqu'on ne peut plus se passer ou oublier un passé que l'on chérit ou que l'on déteste. Ce n'est nullement notre cas ma chérie, l'avenir est radieux et nous n'avons qu'à nous réchauffer à son soleil. Ce que je souhaite le plus c'est que Fadoua ne m'oublie pas. Alors parle à ma petite chérie de moi, chaque jour, chaque soir avant de dormir. Qu'elle m'écrive des lettres, montre-lui constamment ma photo et rappelle-lui nos moments passés. Je l'aime tant cette petite. Au fait progresse-t-elle à l'école ? (je rigole de ses petits mots ! ses gestes, ses réflexions). Je veux tout savoir, parle-moi toujours d'elle dans tes lettres, dis-moi ce qu'elle fait, ce qu'elle dit. Elle me manque. A bientôt, grosses bises.

N.B : Comme bouffe, je veux seulement des soupes, des légumes et des salades crues.

1) Saïda est restée plus de 3 mois après son arrestation à Derb Moulay Cherif, centre de torture clandestin à Casablanca.

Date d'envoi : 18 Mai 1976

Malika bien aimée ⁽¹⁾

Heureusement ma chérie qu'après ta lettre il y a eu ta visite. Seule ta vue ma apaisée. Bien que j'aie compris que le médecin s'est trompé, j'étais inquiète. Car il n'y a rien, sois en sûre qui te touche et ne me touche pas. Je t'aime autant que moi-même et ta souffrance est mienne. N'est-ce pas la même chose pour toi ? Notre lien est si fort que notre petite famille forme une seule et même personne et c'est cela qui donne de la force toujours plus forte à notre amour.

Malika ma chérie, votre visite : toi, maman et Abdellah m'a rendue vraiment joyeuse. J'étais transformée, de taciturne je deviens gaie et cela dure, dure jusqu'à l'autre visite. Et c'est ainsi que depuis samedi je commence à attendre et à compter les jours pour le samedi d'après. J'aurai aimé que le temps s'arrête et que la visite soit longue, mais de toutes les manières et aussi dures que soient les conditions je me sens proche de vous et je pense à vous.

Malika très aimée, la nouvelle que tu m'a communiquée m'a fait plaisir, et à toi aussi certainement. C'est tellement beau de donner de sa vie, de son sang un petit être, un enfant. C'est une lumière nouvelle qui prend essence de toi et de ton mari et qui viendra ajouter la joie et l'amour à votre nid.

Cependant ou plutôt à ce propos je voudrais discuter avec toi de quelques petits principes d'éducation que tu ne dois pas oublier au fur et à mesure que ta grossesse avance. N'oublie jamais qu'il y a deux petits oiseaux (Dounia et Karim) qui pourraient être jaloux du futur bébé (chose tout à fait normale).

Il faut alors les préparer tout doucement, leur expliquer qu'il ne vient nullement prendre leur place (surtout Karim) mais les compléter, pour jouer avec eux, les amuser. Aussi il ne faut

absolument pas qu'ils sentent un intérêt supérieur pour lui (même dans le ventre) que pour eux. Rien ne doit changer ni en plus ni en moins. Tu dois continuer à t'occuper d'eux et à les aimer (Abdellah aussi) comme toujours. Ne montrer aucune préférence. Pour cela je te conseille de lire ou même relire « Du côté des petites filles ». Essaie aussi d'avoir, si tu le trouves le livre : « Psychanalyse et Pédiatrie » de Françoise Dolto. Tu liras ce qui t'intéresse et que tu comprends et tu laisses tomber le reste (Editions du Seuil, Paris). Ecris-moi et dis-moi tout ce qui t'embête, je suis à toi. Je tiens aux dessins de tes enfants. Je les attends avec impatience.

Je vous embrasse et je vous aime tous.

Saïda

1) Soeur de Saïda, elle habite Marrakech et a trois enfants : Dounia, Karim et Houria.

26 Mai 1976

Bahia bien aimée

C'est pour ton anniversaire. Il y a 19 ans que tu es née. Et aujourd'hui tu vivras. Pour elle, pour moi et pour lui. Que ferais-je pour être avec toi, bien aimée. Pour que tu m'entoures comme toujours. Je t'embrasse. Et je pense à toi. C'est mon cadeau pour toi.

Eh bien ! voilà ma chérie, les années se succèdent l'une et puis l'autre. Les gens disent que le temps passe et pour moi, loin de toi, il est figé ! Heureusement que les richesses de l'amour comblent toutes les inquiétudes et les recherches de mon coeur et de mon esprit. Oui, ma Bahia, aussi grandes que soient les difficultés et les souffrances, si tu es là, toi ma soeur et mon amie, si je dialogue avec toi, il n'y a pire souffrance et pire solitude que celles d'un prisonnier, qui se sent enfermé, limité. C'est encore une fois un cri dans le désert que je lance et je sais que son écho est dans ton coeur, ton coeur si grand. N'est-ce pas qu'on ne perd pas l'essentiel quand l'amour, l'amie reste ?

«Dès que nous aimons, dès qu'il y a cette impulsion de l'amour, nous sommes capables des actes les plus merveilleux». J.Vannier a dit cela. Entre la lecture et les émotions quotidiennes, ma vie continue. Chaque jour ressemble à celui qui lui succède. Je lis, je travaille et je dessine. D'ailleurs, tu diras cela à Fadoua : ce soir, j'ai fait un soleil. Il brille, tu sais. Comme tes yeux. Comme ton sourire. Je ne peux te l'envoyer car il est grand. Alors je te le décris. Il est rouge, vert et chaud. Il flamboie d'amour. Pour toi Fadoua. Et les enfants comme toi. L'imagines-tu ?

Bahia, ma chérie, j'espère qu'en ce jour, celui de ton anniversaire, une flamme de l'espérance s'est allumée. Elle a sûrement éclairé le jour de notre future rencontre. Je ne cesse de penser à lui et à toi et tout se confond dans ma tête. Je t'embrasse très fort ainsi que Khadija et Fadoua adorée.

Je vous aime et vous attends.

Votre Saïda

3 Juin 1976

Ma soeur chérie Khadija

Ce soir, une nostalgie terrible de toi, de Fedoua, de Bahia, enfin de tous. J'ai une grande envie de me retrouver de nouveau parmi vous mes bien-aimées, ma maison, mon travail, enfin encore, tout, tout. Mon amour et ma tendresse pour toi Khadija chérie déborde et m'envahit telle qu'une nuit éclairée par la pleine lune. Je souffre de votre absence autour de moi ou plutôt de la mienne mais je suis heureuse car je sais que vous pensez à moi et que n'importe quelle parole ou geste qui fut le mien vous permet de passer quelques minutes en ma compagnie. Je patiente, je calme mon désir incommensurable d'être dans tes bras, comme une enfant, ton enfant, et (...) de Fadoua adorée, et je rêve, je vole dans les rêves comme un oiseau dans le ciel bleu de cet été. Je rêve de vous, je vous imagine et je vous vois, dans ta chambre ou dans celle de Bahia, en train de papoter, de vous taquiner comme nous aimions si bien le faire. Il est environ sept heures du soir et je n'entends autour de moi que le murmure des femmes. Cette heure où je passais souvent te voir, t'embrasser, te dire bonjour. Eh bien, je te le dis encore à travers les portes et les barreaux, à travers les murs et les enceintes. Viens, Khadija chérie, viens toujours me voir, je ne peux me passer de ta visite, de ton regard. Chaque jour, chaque minute je t'attends, de tes yeux je puise ma persévérance et elle est grande. Je te parle comme Aziz,⁽¹⁾ n'est-ce pas ? Eh bien aussi différent que soit cet amour, le mien est fort. Rappelle-toi ce que nous disions sur la correspondance et les visites, c'est le seul lien matériel entre nous, mais combien il est capital en tout cas pour moi, prisonnière. Plus qu'une nuit et un jour et tu seras en face de moi, et ton regard me pénétrera jusqu'aux entrailles. Alors à Samedi et grosses bises pour toi, Bahia et Fadoua.

Je vous aime, je pense à vous.

(1) Azizi Loudiy, mari de Khadija

25 Juin 1976

Ma bien aimée Malika

Que la nostalgie est terrible quand elle nous gagne, nous enveloppe. Nous en devenons presque prisonniers. Les personnes que nous aimons occupent presque tout le temps nos pensées, et nos pensées reviennent au passé où nous étions ensemble. Certainement, ma chérie, que tu vis cet état, mais je suis sûre que tout comme moi, en pensant à l'avenir, à ce qu'il doit nous réserver, tu le dépasses. Nous sommes jeudi, je veux dire déjà jeudi, mais aussi vivement samedi. Samedi est pour moi la journée la plus lumineuse, mais aussi celle où je vis l'attente et l'angoisse. Penser à vous, à vos courses, vos fatigues, votre tension de nerfs, surtout que j'ai vécu cette situation, je ne la comprends que plus, j'espère au moins que vous avez pu voir mon Aziz chéri⁽¹⁾ et ainsi vous serez satisfaits, heureux. Car le bonheur fait oublier les peines. Quant à moi, je souffrirais beaucoup de savoir que vous n'avez pu voir mon frère, car je sais aussi qu'une visite pour nous les prisonniers, c'est une chose fondamentale.

Malika, ma bien aimée, j'ai été contente de constater combien ma Dounia a grandi, c'est bientôt une jeune fille ! Tu m'as en quelques mots parlé de son caractère. Elle ne défend pas ce qui lui appartient. Je dirais que c'est une qualité, car il faut savoir partager dans la vie évidemment tout en sachant se défendre et se défendre n'est nullement être égoïste. Il faut savoir refuser mais seulement quand il y a de l'abus et je crois que pour elle, le problème ne se pose pas encore. Entre elle et Karim et même avec les enfants de l'école, il ne doit pas y avoir de frontières. Ils appartiennent tous au même monde, celui de l'enfance donc de l'innocence. C'est nous qui déposons en eux des résidus de vanité et d'égoïsme, les nôtres. Apprends-lui surtout à compter sur elle-même. Comment cela ? Tout d'abord en lui donnant un rôle à jouer dans la maison, qu'elle sache qu'on a besoin d'elle pour certaines choses : par exemple, faire une petite vaisselle,

(1) Aziz Menebhi, frère de Saïda, président de l'UNEM (Union Nationale des Etudiants du Maroc), détenu en ce moment là à la prison de Aïn Borja à Casablanca.

faire son lit, des commissions à l'intérieur, bien sûr, enfin, un travail. Et dans ce travail ou dans un autre (dessin, écriture...), il ne faut pas tuer la spontanéité de l'enfant, c'est à dire tout lui imposer. Il ne faut pas qu'elle fasse ce que toi, adulte, tu veux, mais ce qu'elle, enfant, pense. Laisser réfléchir nos enfants, et les laisser choisir tout en leur montrant. Autre principe qui est également essentiel, c'est l'intérêt. L'enfant se dirige vers ce qui l'intéresse, et c'est son besoin qui lui dicte cela. L'intérêt résulte du besoin. Avoir envie de faire ce qu'elle fait, ne jamais l'obliger. Les dégâts (salir une robe, casser un plat...) n'ont aucune importance. Aussi, il faut réserver beaucoup de temps aux jeux. Ils sont très importants. Ils développent l'intelligence et font réfléchir l'enfant. L'enfant doit choisir lui-même son jeu et ce qui est encore meilleur, c'est que l'adulte, toi et Abdellah, fasse partie du jeu de l'enfant.

Malika chérie, il faut aussi savoir que l'enfance est une étape biologiquement (physiquement) nécessaire pour tout être humain. Il ne faut pas vouloir la précipiter. Je suis contre les mamans qui sont fières parce que leur enfant est « sage », « raisonnable », ne fait pas de bêtises. Non. L'enfant n'est pas un petit adulte, il a sa propre personnalité qui est à développer doucement.

Laisser l'enfant faire du bruit, refuser ce qui ne lui plaît pas... J'espère qu'à Marrakech, il passe des films pour enfants. Il faut y amener Dounia et Karim : les Charlot, Tintin ... Tu sauras choisir ce qui convient. Bref, ma chérie, beaucoup de choses sont à dire, mais le papier ne le permet pas. Ce sera dans une autre lettre. Parle-mois des enfants dans tes lettres. Je profite de cette lettre aussi pour te rappeler ce dont j'ai absolument besoin : coton, eau de cologne ...

Je te dis à très bientôt. Je vous embrasse tous très fort : Dounia, Karim, Abdellah, maman, mon père, Abderrahman,⁽²⁾ sa femme.

Je pense à vous.

(2) Abderrahman Menebhi, frère aîné de Saïda.

Mes très chéries, Bahia, Fadoua, Khadija

Une semaine de passée sans vous voir mais non sans penser à vous. Depuis votre dernière visite qui m'a laissée le coeur enflammé, je n'ai cessé de parler de vous, de rêver de vous, d'évoquer les moments passés avec vous. Vous n'imaginez pas mes chéries ce que je fus heureuse de vous voir là autour de moi me communiquant votre chaleur et votre joie de vivre. Et mon plus grand plaisir était de voir Fadoua qui m'a tellement manquée pendant toute cette absence : ses appels, ses cris, ses questions m'ont remplie de joie et d'amertume. De joie parce que la voir me reconfortait et d'amertume car je ne pouvais la toucher, l'embrasser, la serrer comme j'aurais tant aimé le faire et comme je le faisais dans le temps. Oui, il me semble qu'il y a si longtemps que je ne vous ai pas vues, pas dorlotées, pas raconté mes bonheurs et mes malheurs, car n'est-ce pas tout cela qu'était notre vie commune et plus encore? J'étais en même temps votre petite et grande soeur, votre amie et votre maman. Et je resterai tout cela pour vous autant que vous l'êtes pour moi. Je me sens débordante d'amour pour vous, n'êtes vous pas tout ce que je possède ?

J'ai eu la visite de mon père, ma mère et Malika cette semaine. J'étais enfin satisfaite de voir mon très cher père.

Malheureusement j'étais un peu déprimée de le voir si amaigri. Et j'ai souffert atrocement de savoir qu'il a souffert pour moi. Alors je ne veux plus vous voir souffrir, voir votre visage baigné de larmes. Tout mon bonheur est en vous, car je vous aime heureux, souriant et là est toute ma joie présente.

Je voudrais un de « nos » pantalons taille 40 (le beige en velours par exemple), ceux que vous avez apporté me sont petits.

A très bientôt. Je vous embrasse.

Saïda

15 Juillet 1976

Malika chérie,

Tu as dû t'attendre à une lettre il y a longtemps déjà, mais je n'y peux rien. La régularité de ma correspondance dépend de plusieurs facteurs et en premier de l'être lui-même. Tu dois savoir autant que moi qu'il est difficile d'écrire, surtout de donner un sens à ce qu'on écrit, et de traduire ainsi le plus clairement possible sa pensée, et ses sentiments. Te dire que je t'aime et remplir ma lettre de souvenirs et de tendresse deviendra peut-être lassant pour toi, surtout que comme tu as dû t'en rendre compte toi-même, notre amour est immense, intarissable comme le soleil. Alors je décide de te parler un peu de mes préoccupations principales : la pédagogie et la psychologie et en particulier de certains problèmes concernant l'enfant et l'adolescent. D'abord des parents qui parlent d'eux mêmes ou de leurs enfants, les qualifiant d'intelligents. Je ne doute point de ce qualificatif, car c'est bien les parents qui observent leurs enfants. Cependant, je suis sûre que presque la totalité de ces gens ne se sont jamais posé la question : qu'est-ce que l'intelligence ? Ce n'est nullement de leur faute, c'est un sujet de discussion en lui-même, mais le fait est là.

Tu sais, ma chérie, les psychologues empiristes (ceux qui se basent uniquement sur l'expérience et l'observation, ne sont pas scientifiques) n'ont pu eux-mêmes donner une définition. Il a fallu attendre le début du XXe siècle et la psychologie moderne pour nous en parler. En effet, beaucoup ont cru que l'intelligence est quelque chose de mystérieux et d'inné, c'est-à-dire qu'on naît idiot ou intelligent selon notre chance et on reste ainsi durant toute notre vie. Aussi, ni les éducateurs, ni les parents ne se soucient d'un nombre important d'enfants qui sont les victimes de l'incompréhension et sont traités d'idiots parce qu'une fois dans leur vie, peut être ils n'ont pas fait preuve

développe. Donc, si un maître se hasarde à traiter un élève d'idiot ; de bête, c'est que lui-même, il a échoué à trouver les méthodes d'enseignement capables de faire fonctionner les facultés de l'élève. Tout enfant normal dans des conditions normales est capables de comprendre. «Toute intelligence est donc adaptation, et toute adaptation est une assimilation (compréhension) des choses de l'esprit».

Je t'explique : je suis par exemple devant un problème de maths, le maître a fourni toutes les données nécessaires (pas les solutions) il m'a expliqué correctement de quoi il s'agit. J'ai compris je fais travailler mon intelligence, je réussis à trouver la solution. En trouvant cette solution, je l'ai inventée, car pour moi, elle est nouvelle. Si je ne trouve pas, c'est que le professeur a mal expliqué. Voilà, chérie, en gros, quelques idées sur l'intelligence. Je t'écirai d'autres lettres et je te parlerai d'autres choses tel que le rêve, etc. J'espère que cette longue lettre ne te fatigue pas. Si oui, dis-le moi. Quant à toi, ma très aimée, continue à m'écrire, tes lettres me font tellement de bien, elles m'apportent du nouveau dans ma vie routinière. Elles me rendent heureuse. Parle moi de ta grossesse. Est-ce que c'est dur ? Surtout soigne-toi bien. C'est très important la santé et le moral d'une femme enceinte.

Tu sais, pour le pyjama, je te fais confiance, et je serais contente d'avoir quelque chose de ta propre création. Tu fais tellement de belles choses ! Alors choisis pour moi comme tu le ferais pour Dounia ou Karim. Ne suis-je pas un peu ton enfant ! Merci pour les craies, cette boîte me suffit pour le moment.

A très bientôt. Je vous embrasse, je pense à vous.

Saïda

16 Août 1976

Mon frère, mon Aziz ⁽¹⁾

Je laisse passer beaucoup de choses pour ne te dire que quelques pensées. Pour te dire plus exactement combien tu occupes mon esprit et mon coeur. Dans ma cellule, j'ai pensé très fort à toi ; je ferme mes yeux pour revoir ton visage calme, ton sourire, confiant et ces images du bonheur me réconfortent, me soutiennent. A l'avenir maintenant, je ne pense qu'à l'avenir, l'avenir... et je te dédie, je ne dirais pas ce poème, mais ces quelques vers de Prévert. Ils rapporteront sûrement combien je t'aime.

(1) Lettre adressée à son frère Aziz, quatre jours après son acquittement et sa libération le 12 Août 1976. Il avait été arrêté le 8 Janvier 1973, avait disparu pendant plus d'un an dans les centres clandestins de torture (Rabat, Casablanca, Derb Moulay Cherif, Anfa) et avait été présenté à la prison de Casablanca où il devait rester jusqu'à son procès, en Août 1976.

déçue de savoir que quoi que ce soit la blesse, ce serait me blesser moi-même.

Je compte sur toi, et je souhaite qu'en même temps, tu dépasses ta flême et que tu m'écrives. Parle-moi de ton emploi du temps ; de cette femme, des mes parents et de leur réactions, de tes élèves, enfin, de tout ce qui à l'extérieur nous paraît banal, apporte du nouveau en prison. Cela fait beaucoup de lettres à toi et à Bahia, et auxquelles je n'ai pas de réponses. Encourage Fadoua à me faire des dessins et Bahia à m'écrire. Qu'en penses-tu ? Tu me sens fâchée, n'est-ce pas ? Non ma chérie, à cette heure très tardive de la nuit, je me sens très calme et c'est mon coeur qui parle. A vous de lui répondre. Je ne cesse de penser à Aziz et j'espère qu'il vaincra sa maladie, et que je pourrais bientôt le revoir ⁽²⁾.

Je vous aime et je pense à tous.

Saïda

(2) Aziz Menebhi, dont la maladie est liée à sa détention prolongée.

13 janvier 1977

Cher père, maman chérie,⁽¹⁾

Il est sûr que j'ai beaucoup tardé à vous écrire, mais cela n'est dû ni à l'oubli, ni à la paresse; au contraire, mes sentiments vis-à-vis de vous ne cessent de s'attiser et mon amour pour vous s'approfondit jour après jour.

J'ai remarqué chez ma mère chérie, à sa dernière visite, un peu d'angoisse et il me semblait qu'elle n'avait pas très bon moral ; et je veux de nouveau m'adresser à elle pour qu'elle reprenne confiance en moi et en un avenir meilleur et radieux. Ma mère, il faut que tu sois sûre que le fait que je sois en prison ne signifie pas que je sois privée de vie, car ma vie a plusieurs sens et elle passe en prenant l'un ou l'autre. La prison est une école et elle est un complément d'éducation. C'est pour cela que je te veux, comme je t'ai toujours connue, courageuse et capable d'affronter les difficultés de la vie. Tu m'as habituée à avoir une mère pleine de tendresse et de compréhension et je voudrais que tu dépasses tout ce qui peut t'atteindre, te faire mal, diminuer ta santé. La plus grande chose que tu puisses faire vis-à-vis de moi est que tu prennes soin de ta santé et de celle de mon père et que vous restiez comme vous étiez une seule personne. J'ai eu la nouvelle de la naissance du nouveau bébé Houria ; j'étais très heureuse et j'espère que Malika a retrouvé toutes ses forces et a repris son travail. Je lui ai écrit une lettre pour la féliciter, dans laquelle je lui demande de m'envoyer une photo le plus tôt possible, mais je n'ai rien reçu et je l'attends avec impatience ; on m'a dit qu'elle me ressemble beaucoup et cela est un grand «bonheur» pour moi ! Cela, je peux le constater moi-même ; c'est pour cela que j'ai demandé de m'envoyer sans tarder la photo. Recevez mon grand bonjour.

Pour terminer

Toutes mes salutations à tous les membres de la petite famille; embrassez Dounia, Karim, Houria en particulier.

Votre fille sincère , Saïda

(1) Cette lettre est traduite de l'arabe.

17 février 1977

Très cher père, maman chérie,

Que vous dire en ces circonstances que je dirais un peu difficiles. Mon courage, c'est toujours vous qui me l'avez inspiré. Vous avez été l'exemple de ma vie en amour pour les autres, en sacrifices pour nous, tous les gens que vous avez connus.

L'espoir était toujours dessiné sur vos visages que j'aime tant. Oui quand je parle de vous, vous n'êtes pas seulement mes parents, qui ont tout donné pour moi, vous êtes mes amis, vous êtes mes frères, vous avez réuni toutes sortes de qualités que je possède moi-même grâce à vous. C'est pour cela et parce que vous n'avez jamais été des parents durs que je vous admire et que mon amour pour vous ne fait que grandir. Votre confiance en moi, en ma capacité de raisonner et de choisir a été grande, depuis que j'étais déjà petite, n'est-ce pas ? Aucun moment de mon enfance heureuse avec mes frères et soeurs chéris ne disparaît de ma mémoire. Je vous revoies constamment tous les deux, unis par l'amour et la vie, veillant sur nous nuit et jour, faisant pour nous tout ce que vous avez pu faire et plus encore.

C'est ainsi que je pense à vous, pleins de courage pour affronter les difficultés et pleins de confiance en l'avenir. Quel que soit mes parents chéris le temps que je passerai loin de vous, je vous demande de ne pas souffrir pour moi, car moi, ma vie, comme je vous l'avais dit dans une lettre précédente, ma vie continue et continuera. Rien ne me fait peur et vous savoir en bonne santé, courageux, plein d'amour pour moi constitue toute ma joie ici. Alors, mon très cher père, j'ai compté sur toi, et je n'ai jamais été déçue, encore une fois, je te demande de prendre soin de maman et elle de toi. Soyez unis toujours. Hourya, Fadoua, Karim, Dounia sont vos enfants aussi et pensez à moi sans jamais souffrir. Je vous aime.

Votre fille dévouée, Saïda.
